FRANCESCO MARTINEZ,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. ANTONY BÉRAUD ET E. HUARD (DE L'ILE BOURBON),

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Saint-Marcel, le 21 février 1840.

DISTRIBUTION :

DON JUAN ALFON, corrégidor de Séville	M. GODEFROY.
DON LUIZ PACHECO, capitaine de gardes wallonnes, fiancé d'Inès	M. MALINOT.
DON ANTONIO CELEEZ, seigneur libertin, ami de don Juan	M. ALFRED W.
FRANCESCO MARTINEZ, célèbre peintre espagnol	M. LEQUIEN.
SANTILLANA, usurier	M. ALLARD.
DON LOPE, chef des Alguazils	M. FOREL.
GILARTE, valet de Celiez, personnage muet.	
DONA ÉLÉONORE, femme de don Juan	M[me] SABLONY.
INÈS, sœur de don Juan, fiancée de don Luiz	M[me] MINA.
ESTELLE, danseuse au théâtre de Séville, maîtresse de don Juan	M[lle] ESTHER.
HABITANS DE SÉVILLE, ALGUAZILS, GENS DE JUSTICE, DOMESTIQUES, etc.	

La scène se passe à Séville, vers le milieu du dix-septième siècle.

ACTE I.

Le théâtre représente une salle basse à l'espagnole. Dans le fond, la grande porte d'entrée et fenêtres avec balcon donnant sur la grande place de Séville. Au premier plan, à droite, un prie-Dieu, en face de l'image de la Vierge et de l'enfant Jésus. Du même côté, en avant, une table où se trouvent quelques volumes et divers ouvrages de femme. Portes latérales.

SCÈNE I.

ÉLÉONORE, INÈS.

(Sept heures sonnent.)

ÉLÉONORE, à genoux devant l'image de la Vierge.

Sept heures ! il y a aujourd'hui quatre ans, que par ta protection divine, ô Vierge sainte ! l'infâme persécuteur de la pauvre Éléonore et de sa famille, celui qui voulait leur déshonneur et leur ruine, le puissant Ozorio d'Ossona, tomba sous les coups de Francesco Martinez; sainte Vierge, ayez pitié de nous ! (Elle se lève, se rassied et lit.)

INÈS, quittant son travail et tout en arrangeant sa parure.

Allons, Éléonore, ma bonne sœur, n'oubliez pas que c'est demain que le Roi et le Comte-Duc d'Olivarès font leur entrée dans notre Séville...

ÉLÉONORE, distraite.

Est-ce demain, en effet?

INÈS.

Mais, sans doute ; avez vous oublié aussi que c'est en face de nos fenêtres, sur la place Royale, que doit avoir lieu demain, le grand combat du taureau, auquel assisteront le Roi et le comte-duc?

ÉLÉONORE, même jeu.

Non, non... Je crois me rappeler...,

INÈS.

Comment, vous croyez !.. Mais, chère sœur, nous devrions déjà nous occuper de faire décorer, selon l'usage, le devant de notre palais, avec tout le luxe que réclament la circonstance et le haut rang du premier magistrat de Séville...

ÉLÉONORE, fermant le livre qu'elle lisait

Eh bien, chère Inès, ma bonne sœur, donnez vos ordres.

INÈS.

Venez avec moi... Mais qu'avez-vous donc?... vous me répondez à peine... Faut-il que je vous gronde encore? Toujours silencieuse et distraite! toujours à prier, ou à lire ces élégies, ces *Rêves d'amour*, chef-d'œuvre inconnu d'un auteur anonyme...

ÉLÉONORE, à part.

Ce livre me rappelle de si chers et de si tristes souvenirs !..

INÈS.

Voyons, pour ce soir au moins, soyez donc gaie! c'est aujourd'hui votre fête... Ma sœur, vous avez des chagrins.. et vous ne voulez pas

me les faire connaître, à moi, votre meilleure amie, votre sœur!..

ÉLÉONORE.

Rien ne trouble mon bonheur...

INÈS.

Alors, pourquoi cette larme que je vois prête à s'échapper de vos yeux?

ÉLÉONORE, passant sa main sur ses yeux et s'efforçant de sourire.

Vous vous trompez, Inès, je vous assure... Voyez, je... suis gaie...

INÈS.

Oh! oui, d'une gaîté folle!.. (Lui saisissant les mains dont elle veut couvrir son visage et la forçant à la regarder en face.) Senora, vous mentez!..

ÉLÉONORE, s'efforçant de retirer ses mains.

Inès, laisse-moi!

INÈS.

Non! oh, cette fois, je connaîtrai enfin la cause de cette noire mélancolie qui vous dévore et qui empoisonne tous mes plaisirs, à moi, enfant si joyeuse!

ÉLÉONORE.

Ma sœur, je t'en supplie...

INÈS.

Non, senora, non!

ÉLÉONORE, fondant en larmes.

O ciel! faut-il donc que la sœur ainsi que le frère...

INÈS, lui lâchant les mains.

Ainsi que le frère? Ah! voici donc enfin un aveu!.. Parlez, mon Éléonore... Et surtout, plus de ces larmes qui me navrent; oh! parlez...

ÉLÉONORE.

Écoutez, Inès, et surtout que don Juan Alfon, ignore qu'Éléonore ait pu former quelques plaintes.

INÈS.

Oui, d'autant plus que je suis persuadée qu'elles sont injustes.

ÉLÉONORE.

Inès, je ne l'ai point caché à votre frère; le don de mon cœur ne suivit pas celui de ma main; en épousant don Juan Alfon, je cédai aux volontés paternelles. Mon père, riche marchand de Valladolid, avait tout ce qui peut donner le bonheur en ce monde, tout! excepté cet avantage de la naissance, que la vanité ou la folie humaine place au-dessus de tout. Son opulence, son crédit, l'estime dont l'entouraient ses concitoyens, ne suffirent pas pour protéger sa fille contre les insolentes persécutions d'un de ces grands, à qui un nom illustre, et les services de leurs ancêtres, persuadent qu'ils peuvent tout oser et tout affronter! Sans principes, sans mœurs, honte des siens et n'ayant pour toute qualité qu'une valeur brutale, fatale, hélas! à plus d'un époux et d'un père. Cet homme ne connut pas d'obstacle qui pût l'arrêter dans sa carrière de dépravations et de crimes. Du jour où son premier regard s'arrêta sur moi, ma perte fut prédite... nos amis, notre famille pâlissaient devant lui!.. Mais du sein de cette foule obscure, si méprisée par lui, un ange tutélaire veillait sur moi! (Tombant dans les bras d'Inès.) Sur moi, chère Inès, qui lui avais donné toutes les affections de mon cœur!..

INÈS, reculant étonnée.

Ah! je comprends maintenant le motif de tant de regrets et de larmes! l'infortuné succomba?

ÉLÉONORE, avec exaltation.

Oh! non; le ciel fut juste! mon ennemi succomba... Un bras vengeur lui ouvrit une tombe sanglante...

INÈS.

O ciel!.. eh bien?..

ÉLÉONORE.

Sa famille poussa des cris de vengeance.!. Effrayé du sort qui m'attendait, si je restais seule en ce monde, mon père, près d'expirer, voulut me choisir un époux dont les titres et le rang pussent me mettre à l'abri de nouvelles insultes. Ma fortune était immense... A cette époque, votre frère fit un voyage à Valladolid; il me vit et se présenta...

INÈS.

Vous le connaissez bien mal, Éléonore, si vous pensez que ce soit votre fortune...

ÉLÉONORE.

Non, je ne le crois pas. Jeune, aimable, d'une illustre famille, don Juan réunissait tout ce qui peut satisfaire aux tendres exigences d'un père, et à l'orgueil d'une femme. Plus il méritait mon amour, plus je regrettais de ne pouvoir lui donner mon cœur... Enfin, je dus céder aux prières et aux volontés de mon père... Je tâchai d'éloigner de trop chers souvenirs!.. Votre frère ignorait tout... il se crut heureux!.. Mais sans amour, Inès, il n'est point de chaîne supportable; je le compris... et bientôt don Juan s'en aperçut aussi,! Alors il chercha ailleurs ce bonheur que je ne pouvais lui donner... et je sais que maintenant, il ne porte qu'en gémissant ce joug du mariage...

INÈS, l'interrompant.

O mon Dieu! qui a pu vous donner de telles pensées? Moi, je suis certaine que mon frère vous aime plus que jamais; cette fête n'en est-elle pas une preuve?

ÉLÉONORE, lui prenant la main.

Bonne Inès, je voudrais le croire : mais aujourd'hui, du moins, je vais m'efforcer de mettre vos leçons à profit. Je passe à ma toilette.

INÈS.

Allez, ma douce Éléonore... et faites-vous bien belle.

ÉLÉONORE, soupirant.

Vous savez tout... plaignez votre sœur, Inès, et surtout aimez-la toujours.

INÈS, l'embrassant.

Toujours!

ÉLÉONORE.

Adieu... à tantôt. (Elle sort.)

SCÈNE II.

INÈS, seule.

Pauvre Éléonore! je cherche à la consoler, mais, au fond, je pense comme elle... Mon frère néglige ses devoirs... Depuis quelque temps il se dérange beaucoup... Oh! mon sort sera bien différent! Don Luiz ne ressemble pas à don

Juan; il sera toujours tendre, amoureux, aimable autant qu'aimé... Qu'il est bien sous son uniforme de capitaine des gardes wallonnes! Mais il devait être ici à quatre heures, et il en est au moins cinq... (Regardant à la pendule.) Sept heures! Et moi qui faisais son éloge! Ah! c'est bien mal... huit jours avant la noce! Que sera-ce donc après? Ah! je l'aperçois... Comme il court... le voilà!.. Prenons un air sévère!

(Elle s'assied précipitamment à la place où était Éléonore.)

SCÈNE III.

INÈS, assise; DON LUIZ.

DON LUIZ.

Bonjour, chère Inès.

INÈS, froidement.

Vous voilà déjà, seigneur Don Luiz?

DON LUIZ.

Déjà? c'est un reproche...

INÈS, vivement.

Vous trouvez? A quelle heure deviez-vous être ici?

DON LUIZ.

A quatre heures.

INÈS, lui montrant la pendule.

Il n'est encore que...

DON LUIZ, regardant.

Sept heures!..

INÈS.

Oui, Seigneur, sept heures! Qui donc s'est fait attendre?

DON LUIZ.

Vous m'excuserez, chère Inès, quand vous saurez le motif qui m'a retardé...

INÈS.

Voyons donc ce motif important; parlez, j'écoute... et je vais juger... Mais parlez donc!..

DON LUIZ.

Je sortais de chez moi, lorsque j'ai aperçu un garde de nuit qui arrêtait un jeune homme, un mendiant, à n'en juger que d'après ses vêtemens. Ce malheureux avait sans doute passé la nuit sur les marches de notre cathédrale...

INÈS, vivement.

Eh bien! rien n'est plus commun. Est-ce là ce qui vous a retardé?

DON LUIZ.

Selon l'ordonnance du corrégidor et des alcades de cour, on allait le conduire en prison; son désespoir, qui n'était pas celui des misérables habitués à avoir pour chambre à coucher les marches d'une église ou les voûtes d'un cachot, m'est allé au cœur; je me suis approché rapidement du garde. J'espérais que mes prières, et surtout deux ducats, me rendraient maître du sort de ce malheureux... Mes efforts ont été vains... Tout ce que le garde a voulu m'accorder, c'est qu'au lieu de l'envoyer dans ces ignobles cabanons destinés aux criminels, il le conduirait ici, chère Inès, chez votre frère, devant le corrégidor de Séville.

INÈS.

Sans doute, je ne puis qu'approuver votre conduite... mais...

DON LUIZ.

Ce jeune homme n'est-il donc pas arrivé?

INÈS.

Je l'ignore. Mais répondez-moi : dans cet acte d'humanité, je ne vois pas le motif...

DON LUIZ, l'interrompant.

Soyez indulgente, mon amie; vous ne savez pas tout. « Oh! ma mère, disait-il à voix basse, que deviendra ma mère? » Puis, d'une voix étouffée : « Homme généreux, m'a-t-il dit, au nom de tous les saints qui vous protégent, allez auprès de ma mère! dites-lui que son fils vit encore pour la chérir, pour mêler ses larmes aux siennes! » Je lui ai demandé sa demeure; il m'a indiqué la rue de San-Diago. Quelle a été ma surprise lorsque je lui ai entendu prononcer mon nom.

INÈS, avec curiosité.

Votre nom?

DON LUIZ.

Oui. J'ai voulu l'interroger; il avait déjà disparu... Je n'ai point oublié que j'avais un devoir sacré à remplir; je suis allé rue de San-Diago... Ah! ma chère Inès, quel affreux tableau s'est offert à mes yeux! Dans une maison de pauvre apparence, au fond d'une salle basse où l'air pénétrait à peine, je vois, sur un grabat, une femme flétrie par la misère, accablée par les ans! je lui parle de son fils. « Anges du ciel, s'écrie-t-elle, a-t-il donc échappé à ses bourreaux, ou venez-vous m'annoncer qu'il est à jamais perdu pour le monde et pour moi? Lui, qu'on voulait punir pour avoir sauvé les jours de sa mère! »

INÈS.

Infortunés!..

DON LUIZ.

Touché de sa douleur, espérant trouver dans ses réponses quelque moyen de lui être utile, je l'interroge; elle m'apprend la triste vérité... Hier, son fils a été arrêté pour une action que les hommes peuvent appeler crime, mais que Dieu pardonnera sans doute. Un infâme usurier, Santillana... Chère Inès, ne connaissez-vous point cet homme?

INÈS.

Non; et cependant il vient ici souvent, je le sais; mais c'est toujours d'une manière si secrète et si mystérieuse... il arrive jusqu'au cabinet de mon frère d'un pas si rapide et si discret, qu'à peine si on a le temps de l'apercevoir. Ses visites, ainsi que celles de quelques mauvais sujets bien connus pour tels, entre autres don Antonio Cellez, sont un des grands chagrins de ma sœur. Moi, je suis certaine que mon frère ne les fait venir que pour les morigéner comme il faut... Mais, pardon... poursuivez... Santillana, dit cette pauvre mère?..

DON LUIZ.

« Santillana, dit-elle, menaçait ma liberté... mon fils lui a donné tout ce qu'il possédait... Alors, sans ressource, sans espoir, un cri... cri fatal... s'est échappé de mon sein... j'ai faim!.. Tremblant, détournant ses regards des miens,

mon fils s'est armé d'une résolution soudaine; il est sorti!.. Bientôt, j'ai eu du pain... mais, grand Dieu! ce pain, mon fils l'a payé cher... honneur, liberté, il a tout perdu... ce pain, il l'avait dérobé pour sa mère... »

INÈS.

Pauvre jeune homme! pauvre mère!

DON LUIZ.

« Dénoncé par notre ennemi Santillana, ajoute-t-elle, traîné en prison par les bas agens de la police, livré à la force brutale, il aurait été condamné comme mendiant, comme voleur, même sans être entendu; et j'apprends par vous, généreux étranger, qu'il a pu se soustraire à l'iniquité de ses bourreaux, aux galères qu'ils peuplent de victimes, jugées par eux, souvent trop avant de connaître le crime... J'attends tout de la justice du corrégidor, si on ne le prévient pas contre nous... Ah! vous nous protégerez auprès de lui, n'est-ce pas, Seigneur? » Je le lui ai promis. En vous aussi, Inès, ces infortunés trouveront un autre moi-même.

INÈS.

Oh! oui, réunissons-nous pour les sauver tous deux.

DON LUIZ.

Je me suis empressé de donner à cette mère les moyens d'attendre le retour de son fils; mais, jugez de ma surprise! dans ce fils, objet chéri de tant de craintes et de larmes, j'ai reconnu Francesco Martinez, l'un de mes meilleurs amis d'enfance, élevé avec moi à l'université de Salamanque; Francesco Martinez qui, d'abord destiné à la cléricature, a quitté la robe pour le pinceau et pour le culte des Muses, et dont le nom, comme peintre et comme poète, serait déjà le rival de ceux de Guilhem de Castro, de Zurbaran et de Velasquez, si le talent recevait toujours la récompense qui lui est due.

INÈS.

Achevez!

DON LUIZ.

Sur le chevalet qui, avec le grabat de la pauvre mère, composaient tout l'ameublement de leur triste demeure, j'ai vu le dernier fruit de son pinceau : une Madone, figure angélique qui m'a rappelé des traits que j'ai cru reconnaître... et qui semblaient prêts à me sourire, tant la magique puissance du pinceau a su égaler l'œuvre de la nature. J'ai voulu, en achetant à l'instant même cet admirable chef-d'œuvre, présenter une noble aumône à la mère de mon ami; mais, pour satisfaire aux exigences de l'usurier, la pauvre veuve l'avait vendu à un prix bien au-dessous de sa valeur, à l'un de ces jeunes seigneurs qui, pour jouer un rôle quel qu'il soit, se font protecteurs des arts... des arts! qu'ils ne sont pas dignes de comprendre et qu'avilit leur insolente tutelle. Pauvre Francesco! tant de talens si mal récompensés!.. Il est non seulement peintre, mais poète aussi, et poète distingué. Vous pourrez, mon Inès, juger de son génie; je vous lirai ses ravissantes élégies où se révèle son âme, ses *Rêves d'amour*...

INÈS.

Les *Rêves d'amour?* (Courant à la table et prenant le livre qu'Éléonore a oublié, et le donnant à don Luiz.) Tenez!

DON LUIZ, étonné.

Les poésies de Francesco Martinez! Qui vous les a données?

INÈS.

Elles sont à Éléonore qui les lit et les relit sans cesse.

DON LUIZ, rêvant un moment, à part.

Voilà qui est singulier!.. (Revenant près d'Inès. Haut.) Chère Inès, vous connaissez les motifs qui m'ont retenu si long-temps loin de vous... Dites, suis-je encore coupable?

INÈS.

Oh! non, non, je me repens de mes injustes reproches.

DON LUIZ.

Eh bien! mon Inès, courons auprès de don Juan... Rendons un fils à sa mère; il faut que Francesco trouve un ami dans celui que je vais nommer mon frère.

INÈS.

Oh oui! hâtons-nous!

(La porte du fond s'ouvre, Santillanna paraît.)

SCÈNE IV.

DON LUIZ, INÈS, SANTILLANA.

SANTILLANA, à Inès.

Pardon, Senora... son excellence, le corrégidor don Juan Alfon?..

INÈS.

Veuillez l'attendre ici; je vais le faire prévenir que le seigneur... qui nommerai-je?..

SANTILLANA.

Santillana.

(Inès et don Luiz font un mouvement.)

INÈS.

Que le seigneur Santillana le demande. (Bas à don Luiz.) Voilà cet homme; cet usurier célèbre, cet ennemi de Francesco.

DON LUIZ, les yeux attentivement fixés sur Santillana.

Ah! il ne se cache pas cette fois; que vient-il faire ici?

SANTILLANA, à part.

Qu'a donc cet officier à me dévisager ainsi?

INÈS, après avoir salué Santillana, bas à don Luiz.

Venez, don Luiz... allons voir si Francesco est enfin arrivé.

SCÈNE V.

SANTILLANA, seul.

Vivat! Santillana! cette fois, je puis entrer dans ce palais à visage découvert, car si don Juan Alfon, le jeune et discret libertin, a encore besoin de l'usurier, l'usurier, à son tour, a besoin, aujourd'hui, du grave corrégidor don Juan Alfon. Vivat! il m'a fait demander; cela se trouve à merveille! il a souvent recours à mes petits services. Argent bien placé, par saint Jacques! capital doublé par an!.. et puis pour enchaîner un hypocrite mauvais sujet, tel que

lui, à un homme tel que moi, je ne connais pas de liens plus forts... que les cordons d'une bourse. Je suis sûr, en qualité de préteur, d'obtenir facilement son appui. Il me le faut! dussé-je ne retirer de mon argent d'autre intérêt que celui-là! car, pour tout vrai cœur espagnol, s'il est un intérêt à consulter avant celui de l'argent même, certes, c'est celui de la vengeance... et j'ai tant à venger et à punir! hier encore, tu as pu briser tes fers, mais tu vas y rentrer, Francesco Martinez! (Tirant un papier de sa poche.) Ce signalement suffit pour mettre la justice sur ta piste; meurtrier contumace, débiteur fugitif, voleur enfin! si tu échappes à la hache du bourreau, tu n'échapperas point au fouet sanglant des galères de Tanger. Tremble, Francesco! fils de cet odieux rival qui brisa tout mon avenir, en m'enlevant la seule femme que j'aie aimée... la seule qui pût faire mon bonheur! Tu as voulu aussi par toi-même mériter ma haine. Quoi! outragé publiquement par toi! sur ma joue, ta main! sous tes pieds, mon corps foulé, meurtri, aux rires insultans d'une populace qui applaudissait au châtiment du vieil usurier! Ah! je ne sais quel supplice pourrait satisfaire ma rage! (Apercevant l'image de la Vierge, et s'agenouillant.) O douce Madone! sainte mère de Dieu! quand donc verrai-je?.. (Se relevant brusquement.) Mais silence! voici notre Corrégidor. Dans ce maintien plein de réserve et de dignité, à cette démarche grave et compassée, qui reconnaîtrait le pétulant amant de la comédienne Estelle, et le fantasque et fort peu aimable époux de la triste Éléonore?

SCÈNE VI.

SANTILLANA, DON JUAN, ALCADES, QUELQUES SOLLICITEURS, PLAIGNANS, ALGUASILS, DOMESTIQUES.

(A son entrée, don Juan s'arrête au fond et s'adresse tour-à-tour à quelques-uns des personnages qui l'entourent.)

DON JUAN, à un domestique.

Dites à don Luiz que je l'entretiendrai plus à loisir; les devoirs de ma charge me réclament; mais qu'il compte sur moi et qu'il ne craigne rien pour son protégé. (A un Alcade.) Seigneur Grégorio, sa majesté le Roi et son excellence le Comte-Duc ont choisi le couvent des révérends pères Dominicains, pour demeure; que demain, à leur entrée, depuis la porte de Madrid jusqu'à ce couvent, toutes les rues soient jonchées de fleurs. (A une femme.) Senora Mendès, vous vous plaignez de votre époux; à la fois infidèle et brutal, il vous accable d'outrages et vous trahit; c'est être trop coupable : je ferai droit à votre plainte.

SANTILLANA, sur le devant de la scène, ricanant à voix basse.

Bon! et à la plainte de la femme du Corrégidor, qui y fera droit?

DON JUAN, à quelques gardes de nuit.

Des chants bruyans se sont fait entendre cette nuit dans la maison de la comédienne Estelle; ils ont troublé le repos public; le Corrégidor de Séville veut que ce désordre cesse.

SANTILLANA, même jeu.

Bien joué! hi! hi! hi! il y était!

DON JUAN, à un autre.

Don Lope, votre fils commet de coupables excès. L'usure dévore d'avance les biens qu'il doit tenir un jour de vous. Je veux qu'on sache que nous, protecteurs nés de la paix des familles, nous avons des peines qui atteignent et frappent du même coup l'usurier et le dissipateur. (Santillana ricane plus fort.) Un meurtre a été commis cette nuit sur la personne d'Augustin de la Liéna; son parent, don Raymond, l'a assassiné, croyant venger ainsi son honneur outragé. Don Raymond est un monstre et un lâche; son épouse et son cousin étaient innocens... et ce n'est pas par un assassinat qu'on punit une telle injure. A-t-il été conduit dans les prisons de la ville?

UN ALGUASIL.

Oui, Monseigneur.

DON JUAN.

Bien. Demain il paraîtra à mon tribunal. Allez.

(Il salue ceux qui l'entourent; tout le monde se retire.)

SCÈNE VII.

DON JUAN, SANTILLANA.

DON JUAN, allant vivement à Santillana.

Ah! c'est vous, enfin, Santillana! qu'il me tardait de vous voir!

SANTILLANA.

Monseigneur, je vous admire! quelle mémoire! quelle énergie! quelle clarté! en vérité, on dirait que la cause de vos administrés est la vôtre!

DON JUAN.

Laissons cela. (Remontant la scène et s'assurant qu'ils sont seuls.) Personne ne peut nous entendre. Écoutez; je vous ai mandé pour une affaire... vous comprenez?..

SANTILLANA.

J'attends que votre excellence s'explique.

DON JUAN.

J'ai besoin, aujourd'hui, de 400 pistoles... j'ai compté sur vous.

SANTILLANA.

Et vous avez eu raison.

DON JUAN.

Mais, cette fois, j'espère, à des intérêts moins élevés...

SANTILLANA.

Impossible, Monseigneur : l'argent que je vous prête, je l'emprunte à d'autres, sans vous nommer, sans aucune des précautions d'usage, et par conséquent beaucoup plus cher. (Ricanant.) Hé! hé! Monseigneur, je suis sûr que mes honnêtes confrères me prêteraient leur argent pour rien, si vous me permettiez de leur dire : « Cet argent est pour un digne magistrat chargé de surveiller et de punir les fils de famille qui ont recours à nous; ce prêt usuraire est pour Monseigneur don Juan Alfan, protecteur né de la

paix des familles, interprète de la même loi qui frappe du même coup l'usurier et le dissipateur. »

DON JUAN.

Trève à votre esprit, Santillana, ou qu'il s'exerce sur toute autre personne que sur moi; car, à votre tour, vous pourriez le payer cher. Ainsi donc vous ajouterez 400 pistoles à toutes les sommes que je vous dois déjà?

SANTILLANA.

Hé! hé! Monseigneur, la dette commence à devenir lourde.

DON JUAN.

Oui... et je fais chaque jour un pas de plus vers ma ruine. Mais, est-ce à vous de m'en faire apercevoir?

SANTILLANA.

Pardon, noble Seigneur. Vous aurez votre argent, mais cette fois ce sera à une condition, à une toute petite condition.

DON JUAN.

Une condition!.. et laquelle, je vous prie?

SANTILLANA, lui donnant le signalement.

Voici; ceci est le signalement d'un homme déjà condamné par contumace pour un meurtre; d'un de mes débiteurs incarcéré pour vol et qui s'est évadé de sa prison... C'est bien le plus infâme scélérat!.. Ce n'est point ici une haine personnelle qui me fait agir, mais l'intérêt de la société tout entière; il faut que vous le fassiez arrêter, lui et sa mère, et que tous deux soient condamnés...

DON JUAN.

Ah! il faut?..

SANTILLANA.

Le magistrat qui me rendrait ce service aurait droit à toute ma reconnaissance; et pour cela seul, Monseigneur, je serais capable de prêter pour rien les quatre...

DON JUAN, avec dignité.

Paix! Qu'osez-vous me demander? N'est-ce pas assez d'aliéner mes propriétés? faut-il encore que je vous hypothèque ma conscience? Santillana, vous avez oublié à qui vous parlez!

SANTILLANA, à part.

Ouais! il refuse? (Haut.) Vous vous fâchez à tort, Monseigneur... je croyais...

DON JUAN.

Des infamies! (A part avec désespoir.) Être réduit, moi, magistrat, à entendre de telles paroles!.. cruel ennemi de moi-même! fatal entraînement des passions, où m'avez-vous conduit!.. (Haut.) Santillana, je ferai mon devoir; laissez-là ce signalement. Je donnerai ordre qu'on poursuive le fugitif; on l'amènera devant moi; s'il est coupable, il sera puni; mais s'il est innocent...

SANTILLANA.

Il ne l'est point, Monseigneur!

DON JUAN.

Alors, il subira toute la rigueur des lois.

SANTILLANA.

C'est bien ainsi que je l'entends... Monseigneur m'avait mal compris. Vous aurez bientôt les 400 pistoles.

DON JUAN, allant à la table et signant un papier.

Voici mon billet. Le paiement en est assuré sur ma terre d'Algésiras.

SANTILLANA, à part.

Son dernier bien, qui quelque jour m'appartiendra, je l'espère.

DON JUAN.

La caution vous paraît suffisante?

SANTILLANA.

Elle était inutile, monseigneur. (A part.) Quel plaisir de venger sur un corrégidor libertin, tant de dignes prêteurs immolés par les corrégidors! (Haut, et tirant de sa poche un riche collier.) Tenez, monseigneur, jetez donc un moment les yeux sur ce collier.

DON JUAN.

Travail précieux! Des pierres d'une eau et d'un éclat parfaits! Et à quelle beauté est destiné ce magnifique joyau?

SANTILLANA.

A la première dame de Séville, si votre Excellence y consent?

DON JUAN.

Qui donc?

SANTILLANA.

Dona Éléonore.

DON JUAN, froidement.

Éléonore!

SANTILLANA.

J'avais pensé qu'à l'occasion de ce grand jour, monseigneur voudrait peut-être lui donner de son amour un témoignage digne d'elle et de lui.

DON JUAN, rendant le collier à Santillana.

Et vous avez fort mal pensé, Santillana.

SANTILLANA.

Pardonnez, monseigneur... L'orgueil de notre scène, Estelle, l'enchanteresse pour qui votre Excellence, je crois, a quelques bontés...

DON JUAN, avec impatience.

Eh bien?

SANTILLANA.

Estelle aurait voulu m'acheter ce collier, mais la pauvre enfant...

DON JUAN, très vivement.

Elle le désire?.. Oui, suspendu à ce col gracieux, ce collier ferait le plus délicieux effet...

SANTILLANA.

Oui, certes, monseigneur. Estelle est la plus jolie de nos actrices, comme elle en est maintenant la plus sage...

DON JUAN.

La plus jolie et la plus sage, n'est-ce pas?.. Et de quel prix cette parure peut-elle être?..

SANTILLANA, à part.

Hein! ces maris! (Haut.) Prenez, monseigneur; quant au prix, nous nous arrangerons toujours bien ensemble... et une simple délégation...

DON JUAN.

Non, non, ce serait une folie... je ne vous dois déjà que trop.

SCÈNE VIII.

DON JUAN, SANTILLANA, CELLEZ, et d'abord un Valet.

CELLEZ, entrant brusquement et courant embrasser don Juan.

Eh! bonjour donc, ô consolateur de la veuve, au père des orphelins, à la terreur des maris... des mauvais maris de Séville.

DON JUAN.

Des mauvais sujets, veux-tu dire, quoiqu'il soit l'ami de don Antonio Cellez.

CELLEZ.

Hé! par Notre-Dame del Pilar, voici l'un de mes amours, notre bienheureux Santillana... Bonjour, bel astre!.. Je suis parbleu, ravi de te rencontrer; j'ai une affaire à emmancher avec toi. (Appelant.) Gilarte!

(Il remonte la scène.)

SANTILLANA, à part.

Fâcheuse rencontre que celle de ce drôle qui vous rompt les os quand on ne veut pas lui prêter.

CELLEZ, à son valet.

Gilarte, mon fils, tu iras chercher rue San-Diago, cette belle madone achetée si bon marché... Je veux m'en défaire en faveur d'un ami des arts; Santillana me prendra ça...

SANTILLANA.

Comment, comment!

CELLEZ.

Je comptais la garder, car le diable m'emporte si je ne suis pas devenu amoureux de ce charmant visage; mais je n'ai pas un maravédis vaillant en poche... et demain, je veux briller à la fête.

DON JUAN.

Te voilà donc réduit à te faire brocanteur?

CELLEZ.

Bah! en dépit de ma noblesse, je suis prêt, pour me procurer de l'argent, à faire bien d'autres métiers... Mais, toi, à qui je comptais justement emprunter, voilà donc mon pauvre ami que tu as affaire à ce fils de satan.

SANTILLANA.

Seigneur Cellez, de telles expressions...

CELLEZ.

Ah! pardon, seigneur Santillana; si vous reniez votre famille, je n'ai plus rien à dire. (A don Juan.) Et à quel taux te prête-t-il, cet ami du bien public?

DON JUAN.

Antonio Cellez, tu es dans l'erreur.

SANTILLANA.

Je vous jure...

CELLEZ.

Je ne vous crois, ni l'un ni l'autre... Heureux don Juan, que j'envie ton sort! sachant cacher ton jeu, courant la comédienne... homme à bonne fortune, faisant marcher de front le plaisir et le devoir...

DON JUAN.

Ami, j'ai changé... beaucoup changé...

CELLEZ.

Toi? que le ciel me damne si j'en crois un mot, bon hypocrite...

DON JUAN.

C'est toi, Cellez, qui es resté toujours le même.

CELLEZ.

Et pourquoi diable changerais-je, moi? Je m'aime beaucoup tel que je suis; une vie un peu trop anacréontique, quoique d'ailleurs toujours fort chrétienne, m'avait forcé de m'éloigner pour quelques années de Séville, et des charmantes houris qui peuplent nos coulisses et qui maintenant, (A don Juan.) relèvent de ton excellence.

DON JUAN.

Je t'ai dit...

CELLEZ.

Des mensonges! Ne m'a-t-on pas parlé de certaine petite andalouse ayant nom Estelle, la plus piquante beauté qui soit jamais montée sur un théâtre! Prends garde! elle a ruiné, dit-on, plus d'un jeune seigneur. (A part.) Je ne le prends pas en traître... je l'avertis de son sort; c'est, j'espère, agir fraternellement.

DON JUAN, d'une voix émue.

Et tu crois ces propos?..

CELLEZ.

Laissons cela... Dis-moi donc, toi... qu'ai-je appris? pendant mon absence, tu es allé prendre femme à Valladolid, toi, l'ennemi juré du mariage?..

SANTILLANA, ricanant.

Et des maris...

CELLEZ.

Depuis deux mois que je suis de retour, je n'ai pas encore vu dona Eléonore... Elle est fort jolie, m'a-t-on dit...

DON JUAN.

Mais oui...

CELLEZ.

De la fortune?

SANTILLANA.

Beaucoup... mais...

(Don Juan lance un regard sévère à l'usurier.)

CELLEZ, riant.

Je comprends... elle t'adore?..

DON JUAN.

Non.

CELLEZ.

Ah!.. et toi? car Estelle n'est qu'un caprice, sans doute?

DON JUAN.

Moi! j'ai eu un moment la folie d'aimer ma femme.

CELLEZ.

Et cette folie t'a passé?

DON JUAN.

Mais, oui.

CELLEZ.

Alors, bonsoir à l'hymen, et salut au plaisir!..

DON JUAN.

Mais non... je suis tout à fait changé... t'ai-je dit...

CELLEZ.

Fripon! j'ai déjà quelques-uns de tes secrets; si je ne les ai pas tous... je rends les anciens publics.

DON JUAN, à part.

Il le ferait. (Haut.) Eh bien ! ce soir, dans un gai repas... tu pourras juger...

CELLEZ.

Comment un repas?.. tu donnes un bal, je crois?..

DON JUAN.

Qui occupera dona Eléonore et toute ma maison, et qui nous donnera ici même une nuit aussi libre que si nous la passions à mon château d'Algésiras.

CELLEZ.

Parfait!.. je devine déjà que ton Estelle en sera... Allons... avoue...

DON JUAN.

Eh bien... oui.

CELLEZ.

Sublime !

DON JUAN.

Vous en serez aussi, Santillana ?

SANTILLANA, s'inclinant.

Ah ! seigneur... (A part.) J'obtiendrai l'arrestation de Francesco.

DON JUAN, à part.

Je lui ferai doubler mon emprunt.

CELLEZ.

Santillana des nôtres !.. vivat ! Santillana, vois-tu, don Juan, est un des plus aimables fripons que je connaisse... C'est un de ces aimables usuriers du bon ton, qui mangent avec les fils de famille l'argent qu'ils leur vendent. (Frappant Santillana sur l'épaule.) Mon père aux écus, nous ferons affaire ensemble.

SANTILLANA, à part.

Que Dieu m'en garde !

DON JUAN.

Silence, Cellez !.. voici dona Eléonore.

SCÈNE IX.

DON JUAN, CELLEZ, SANTILLANA, ÉLÉONORE.

(Eléonore entre lentement, et jette un froid regard sur Cellez et Santillana, qui s'inclinent devant elle ; à leur aspect, elle baisse son voile.)

DON JUAN.

Vous ici, madame ?.. j'obtiens bien rarement la faveur de vous y voir.

CELLEZ, à part.

Maudit voile !

ÉLÉONORE.

Puis-je vous parler un moment ?

CELLEZ, s'inclinant.

Senora... (Bas à don Juan.) A cette nuit... (Bas à Santillana.) Tournure charmante... si le visage y répond...

SANTILLANA, bas.

Oui... (A lui-même.) Don Juan trompe Eléonore ; Estelle ruine don Juan ; Cellez dévore Estelle... et moi, je les tiens tous suspendus aux cordons de ma bourse.

(Cellez et Santillana sortent.)

SCÈNE X.

DON JUAN, ÉLÉONORE.

DON JUAN.

Qu'avez-vous à me dire, senora?.. Je vous écoute.

ÉLÉONORE.

Don Juan, je viens vous prier de contremander la fête de ce soir ; je suis souffrante... je ne pourrai paraître à ce bal... Vous êtes le maître de vos actions... mais pourquoi contrarier le peu de volontés que j'ose former ?..

DON JUAN.

Je crois deviner, Senora, que ce jour est pour vous un triste anniversaire, car vous le passez ordinairement dans les prières et le jeûne, mais comme vous ne m'avez pas fait le confidente de vos peines... permettez-moi de supposer que votre première volonté est que ces peines, quelles qu'elles soient, ne contrarient en rien mes désirs.

ÉLÉONORE.

Eh bien ! si ce n'est pas pour moi, que ce soit au moins pour ce public qui a les yeux fixés sur nous. Pourquoi donner ce bal, où tout Séville pourra voir que l'épouse de son corrégidor ne peut dissimuler ses larmes ?.. pourquoi ce bal où vous ne serez pas ?

DON JUAN.

Qui vous a dit !..

ÉLÉONORE.

Je le sais. Vous cherchez... vous trouvez ailleurs des plaisirs que vous n'avez pas chez vous... Ah ! don Juan ! permettez-moi de rappeler à l'époux, au Corrégidor, les devoirs qu'il semble avoir oubliés...

DON JUAN.

Senora !

ÉLÉONORE.

Croyez-vous que la seule présence de ces deux hommes, qui sortent à l'instant, ne m'en dit point assez... l'un, usurier infâme que le corrégidor de Séville devrait punir et non fréquenter ; l'autre, libertin sans âme, sans honneur, qu'aucune famille ne voudrait recevoir dans son sein...

DON JUAN.

Votre premier devoir, Senora, est de juger favorablement et de bien accueillir tous ceux qu'aime votre époux... tous ceux qu'estime le Corrégidor de Séville... et de repousser des calomnies...

ÉLÉONORE.

Des calomnies !..

DON JUAN, avec une amère ironie.

Mais... en eff t... j'ai tort de me plaindre !.. je suis si heureux chez moi !.. voilà pourquoi, sans doute, je cherche quelque remède à tant de bonheur... Jeune... riche... noble... magistrat...

ÉLÉONORE, l'interrompant.

Vous êtes jeune, et votre jeunesse se flétrit au sein de coupables plaisirs ; vous êtes riche... et vous avez pour confident un usurier qui, chaque jour vous conduit à votre ruine ; vous êtes noble, et Cellez est votre ami... Corrégidor...

et vous avez en vous un juge inexorable, qui, un jour peut-être, lancera contre vous-même vos propres arrêts...

DON JUAN, reculant épouvanté.

Osez-vous bien !..

ÉLÉONORE.

J'ose tout, pour remplir mes devoirs d'épouse !.. j'ose tout, pour rappeler don Juan dans la voie qu'il n'eût pas dû quitter.

DON JUAN, avec fureur.

Ajoutez encore aux bienfaits dont le ciel l'a comblé, et dont il a si cruellement abusé... ajoutez : époux d'une femme charmante... et qui le rend le plus heureux des hommes !.. Ah !.. je vous aimais, Eléonore... et si vous aviez partagé mon amour, vous auriez été heureuse... et moi... mais non... votre cœur appartenait à un autre...

ÉLÉONORE.

Cessez, don Juan...

DON JUAN.

Tout me l'assure !.. Ah ! si je pouvais connaître celui qui m'a ravi votre cœur ! celui dont l'insolent amour avait d'avance empoisonné ma vie ! tout son sang versé goutte à goutte... Vous pâlissez, madame !..

ÉLÉONORE.

Moi ? non... mais qui ne frémirait à cet horrible tableau !..

SCÈNE XI.

DON JUAN, ÉLÉONORE, DON LUIZ.

DON LUIZ, entrant vivement.

Mon frère, ce jeune infortuné que j'ai recommandé à votre bienveillance... (Apercevant Eléonore et la saluant.) Ah ! pardon, senora...

ÉLÉONORE.

Vous avez donc aussi une grace à demander, don Luiz ?.. puissiez-vous être plus heureux que moi... (S'approchant de son époux.) Ne m'accorderez-vous pas la faveur que je sollicite ?

DON JUAN.

Je ne puis, Senora... ce serait faire un trop sensible affront à toute la noblesse de Séville, qui doit assister à ce bal...

ÉLÉONORE.

Demain, du moins, me sera-t-il permis de partir pour Algésiras, où je désire... vous entendez, don Luiz... attendre avec mon Inès, le jour de ses noces.

DON LUIZ.

Eh quoi ! senora...

ÉLÉONORE.

Ce sont les derniers instans que je passerai librement auprès d'elle... Ne me les enviez point, vous qui, bientôt, serez pour la vie l'heureux possesseur de tant de vertus et de charmes...

DON JUAN.

Cela me paraît convenable... vous partirez donc demain matin, madame. (A part.) Je serai libre.

ÉLÉONORE.

Je vous suis obligée, seigneur. (Elle s'incline devant son époux, puis à don Luiz.) N'oubliez pas, don Luiz, que vous allez être au bal mon unique cavalier...

DON LUIZ, se retournant étonné vers don Juan.

Comment...

DON JUAN, vivement.

Eh bien ! ce jeune homme ?

DON LUIZ.

Il est là.

ÉLÉONORE.

Je vous laisse, seigneur.

(Elle salue don Juan, fait un signe d'amitié à don Luiz et sort.)

DON LUIZ, à part.

Pauvre Éléonore ! hélas ! ce que m'a dit Inès serait-il vrai ?

DON JUAN, un moment rêveur, puis appelant vivement.

Holà ! quelqu'un. (Don Lope paraît.) Faites entrer le jeune homme qu'un de nos gardes a arrêté cette nuit...

SCÈNE XII.

DON JUAN, DON LUIZ, FRANCESCO MARTINEZ, DON LOPE, DEUX GARDES DE NUIT.

DON LOPE.

Seigneur, voici cet homme.

DON LUIZ, allant à Martinez et le pressant dans ses bras.

Viens, cher Francesco, ami, cher compagnon de mon enfance ; ne crains rien ; tu trouveras ici justice et humanité ; le magistrat est mon frère.

MARTINEZ.

Tu n'es point changé et mon infortune te retrouve tel que t'avait connu ma prospérité.

DON JUAN, à Martinez.

Jeune homme, une telle amitié plaide puissamment en votre faveur.

DON LUIZ.

Ah ! je ne rougis pas de sa misère, moi qui, jadis, étais si heureux et si fier d'être l'ami d'un des plus beaux talens dont puisse s'enorgueillir notre Espagne.

DON JUAN.

Ces sentimens sont dignes de don Luiz Pacheco, me permettra-t-il, même envers son ami, d'accomplir les devoirs de ma charge ?

DON LUIZ.

Ce n'est pas lui, don Juan, qui vous en a jamais détourné, (Avec expression.) et l'un de ses vœux les plus ardens, est que don Juan Alfon se rappelle toujours qu'il est le corrégidor de Séville.

DON JUAN, troublé.

Avez-vous donc remarqué qu'il l'oubliât jamais. (A Francesco.) Approchez jeune homme. (Francesco s'avance.) Quel est votre nom ?

MARTINEZ.

Francesco Martinez, de Valladolid.

DON JUAN, à lui même.

Francesco Martinez... (Haut.) Ah ! vous êtes de Valladolid ?

MARTINEZ.

Oui, seigneur.

DON JUAN.

Votre profession?

MARTINEZ.

Peintre!

DON LUIZ.

Et l'une des gloires futures de la Castille.

DON JUAN.

Jeune homme, lors même que vous seriez un de ces vagabonds qui, chaque jour, sont amenés devant moi, je vous devrais ma justice et ma pitié; on ne vous aurait pas nommé, que ce langage, cette rougeur qui couvre votre front, vos manières, tout m'aurait indiqué en vous une naissance honnête; tout m'aurait assuré que vous n'êtes point né pour l'étrange position où je vous vois... comment vous êtes-vous laissé réduire à cette affreuse nécessité? vous avez donc été bien malheureux ou bien coupable?

MARTINEZ.

Coupable!.. oh! non, le malheur...

DON LUIZ, à Don Juan.

N'en doutez pas!

DON JUAN.

Racontez-moi...

MARTINEZ.

Ne l'exigez pas...

DON LUIZ.

Parle, ami; d'un mot fais tomber les soupçons qui semblent planer sur toi.

MARTINEZ.

Je ne puis...

DON JUAN.

Répondez, vous dis-je... mais attendez... un moment; j'y songe; Francesco Martinez... oui... c'est bien vous dont parle le signalement qui vient de m'être remis. (Lisant.) Oui, Francesco Martinez, de Valladolid, accusé de vagabondage et même de meurtre.

DON LUIZ.

De meurtre!

MARTINEZ, à don Luiz.

Ah! ne le crois pas.

DON JUAN.

Eh bien! parlez! Je le dis à regret, mais mon devoir serait de vous y contraindre.

MARTINEZ.

Puisqu'il le faut, je parlerai... Mais, seigneur, quelle que soit la sentence que les hommes aient portée contre moi... Ah! qu'elle n'atteigne que moi seul!..

DON LUIZ.

La sentence!

MARTINEZ, à don Juan.

De grace, seigneur, que ce soit devant vous, et... de don Luiz, seuls...

DON JUAN, aux alguazils.

Sortez! (Ils sortent. — A Francesco.) Parlez!..

MARTINEZ.

Eh bien! oui! je suis cet infortuné Francesco Martinez, que les hommes et le sort semblent s'acharner à poursuivre; mais j'en fais le serment devant Dieu...

DON JUAN, l'interrompant.

Ces notes ne sont pas à votre avantage; elles vous signalent comme un vagabond, même comme un malfaiteur.

MARTINEZ.

Ce signalement, qui vous l'a donné? Personne ne me connaît ici; et ce n'est que depuis hier qu'un événement fatal m'a de nouveau mis en contact avec la société... Un homme seul... Oh! oui, c'est lui qui m'a désigné à votre justice; c'est Santillana! et cet homme est mon plus cruel ennemi.

DON JUAN.

Qu'importe qui m'ait fait parvenir ces renseignemens, s'ils sont vrais! Prouvez-en la fausseté, et alors...

DON LUIZ.

Parle, Francesco... hâte-toi!

MARTINEZ.

Issu d'une famille distinguée, mais pauvre, dès mes plus jeunes ans, je dus songer au travail; un goût invincible me porta vers la peinture, ce premier des beaux-arts. Mon père mourut; je sus alors la triste vérité!.. Sa modeste fortune n'avait pu suffire à mon éducation; il avait emprunté de fortes sommes, et il était mort insolvable. Je redoublai d'ardeur pour le travail... mais, hélas! je ne pus tout payer; plus je cherchais à sortir de l'abîme, plus le malheur, de sa main de fer, semblait se plaire à m'y replonger... Et puis, ces passions qui nous dévorent, nous, artistes au cœur brûlant... nous, jeunes Espagnols... Cet amour...

DON LUIZ.

L'amour!.. Es-tu donc une de ses victimes?

MARTINEZ.

Oui, l'amour acheva de consommer ma ruine. Écoutez: Unique appui de ma pauvre mère, chaque jour, j'adressais à Dieu de plus ferventes prières; je le suppliais de soutenir ma force et mon courage; et pour premier intercesseur auprès de lui, j'avais choisi mon père, mon digne et vertueux père, qui, sans doute, est un saint dans le ciel. Tous les jours, j'allais prier seul sur sa tombe. Un soir, je venais de m'agenouiller sur la pierre sacrée... Soudain, je vois accourir une femme pâle, en désordre, échevelée... Elle s'arrête non loin de moi, devant un tombeau nouvellement élevé, s'incline, prie... et à travers ses sanglots et ses larmes, j'entends ces mots: « Ma mère, ombre chérie! le monstre »qui a ouvert votre tombe veut le déshonneur »de votre enfant... Vous ne pouvez donc pas la »sauver!.. Hélas! mon père qui va bientôt vous »rejoindre, ne peut plus me protéger... eh bien! »moi aussi, je préfère la mort à l'infamie! Moi »aussi, je saurai mourir!.. » En achevant ces mots, elle s'arme d'un poignard... J'accours, j'arrache le fer de sa main; j'apprends qu'elle est sur le point de devenir la proie d'un riche et puissant séducteur. Sa mère est morte, son père se meurt au milieu des persécutions qu'ils ont souffertes pour elle; ils laissent un champ libre à des désirs infâmes!.. Je la console, je voue à son service, mon bras, mon cœur, toutes mes volontés!.. Je vole, au jour naissant, auprès de son persécuteur, et j'invoque en même temps, pour elle, l'appui des lois... les lois fléchissent devant une accusation vague et sans preuves... Les magistrats n'ont pas

d'oreilles pour un protecteur tel que moi!.. et cependant le monstre va triompher... Le lendemain, la voix des prêtres annonçait aux fidèles rassemblés dans la cathédrale de Valladolid, qu'un Grand d'Espagne, qu'un chevalier de la Toison-d'Or, était allé rejoindre ses aïeux.

DON JUAN.

O ciel! un meurtre?..

DON LUIZ.

Non! Une lutte légitime d'homme à homme, n'est-ce pas?

MARTINEZ, à don Juan, en prenant la main de don Luiz.

Il me connaît, lui, seigneur, et il a compris que cette fois, le ciel protégera un moment l'innocence... un moment! car bientôt, la famille de cet homme se leva tout entière contre moi; pour hâter sa vengeance, elle arma contre moi celle du prince. Je dus fuir, ma mère l'exigeait; elle aussi, celle que j'aimais tant, m'en faisait une loi! et cette loi, son amour devait la rendre facile. Captivité, exil, la mort même, mon sort quel qu'il fut, devait être le sien... Vaines promesses! fallacieux sermens! A peine descendu sur la rive étrangère, j'apprisd'abord qu'accusé de meurtre, j'étais condamné à mort par contumace... Puis, j'appris... Mais, non, non... c'était un mensonge... Oh! je vous en supplie! laissez-moi repousser cet odieux souvenir!..

(En achevant ces mots, Martinez tombe accablé sur un fauteuil; don Luiz s'approche de lui.)

DON JUAN, avec intérêt et curiosité.

Infortuné!.. achevez... Sans doute vous apprîtes qu'infidèle à la foi jurée; celle que vous aimiez d'amour...

DON LUIZ.

Mon frère, permettez à Francesco, de ne nous parler que de sa mère.

MARTINEZ.

Ce fut son nom chéri qui me sauva du désespoir. Du fond de mon exil, j'entendis son cri de détresse; pauvre veuve, pauvre mère, seule, malade, sans pain, sans asile, et l'ennemi de ma famille, un impitoyable créancier, insultant à sa misère! C'en était trop! Je quittai le lieu de mon exil... Deux ans s'étaient écoulés depuis ce funeste événement; la haine de mes adversaires s'était sans doute calmée... mais, hélas! j'allais encore subir celle du ciel... Il y a quelques jours, je suis arrivé à Séville, patrie de mes parens maternels; notre créancier Santillana était là! en lui donnant tout ce que je possédais, j'acquittai à peine la moitié de notre dette... Il a osé maudire la mémoire de mon père! je l'ai foulé sous mes pieds! Puis bientôt, j'ai vu ma mère pâlir... La faim, l'horrible faim déchirait ses entrailles... Comme un insensé, j'ai traversé les rues de Séville... mes yeux se sont arrêtés à l'étalage d'un boulanger... j'ai pris un pain!.. et les hommes m'ont condamné!

DON JUAN.

Francesco Martinez, votre récit m'a profondément ému; déplorable amant, fils infortuné! Si vous me dites vrai, comptez sur moi... Mais cette femme pour laquelle vous vous êtes perdu?

MARTINEZ.

Ah! Seigneur, n'exigez pas...

DON LUIZ.

Mais au moins le nom de son persécuteur?

MARTINEZ.

J'ai fait le serment que son nom ne souillerait jamais mes lèvres.

DON JUAN.

Cette femme était de Valladolid, dites-vous?

MARTINEZ.

Ce secret ne doit point sortir de mon cœur.

DON JUAN.

Mais cette femme... répondez-moi, cette femme?..

MARTINEZ, avec hésitation.

Est morte!.. et maintenant, don Juan, je vous le demande, je le demande à l'homme, si le magistrat ne peut me répondre; si un de ces puissans du jour n'eût répondu que par l'insulte ou la force brutale de ses valets, au généreux cartel d'un amant offensé dans ce qu'il a de plus cher, dites, l'auriez-vous attendu? l'auriez-vous forcé à une lutte à mort? et une fois l'épée à la main, auriez-vous plongé, avec joie, votre fer dans la poitrine de cet homme? dites, don Juan, qu'eussiez-vous fait?..

DON JUAN.

A défaut du magistrat, l'homme, en effet, vous répondra: je l'aurais attendu, je l'aurais attaqué, combattu; je l'aurais tué! Justice vous sera rendue; je vais donner des ordres à cet égard; avant le coucher du soleil, je vous reverrai, Francesco Martinez.

DON LUIZ.

Viens, Francesco... plus que jamais, je m'enorgueillis d'être ton ami. Je cours auprès de ta mère pour la rassurer sur ton sort.

DON JUAN, aux alguazils.

Le seigneur Francesco Martinez restera ici, dans le palais du corrégidor; qu'on ait pour lui les plus grands égards.

(Don Luiz, Martinez et les alguazils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

DON JUAN, seul.

Voici l'heure à laquelle doit arriver Estelle. J'entends, je crois, des pas dans cet escalier dérobé... je ne sais quelle tristesse s'empare de moi; les infortunes de ce jeune peintre m'ont touché... cette femme dont il s'obtine à taire le nom...

SCÈNE XIV.

DON JUAN, ESTELLE, CELLEZ, SANTILLANA.

(On entend la voix d'Estelle avant qu'elle paraisse.)

ESTELLE, entrant par une petite porte secrète, à gauche.

Que de mystère pour entrer ici!

CELLEZ, à voix basse, à Estelle.

Il est bien entendu que, vous et moi, nous nous connaissons à peine.

ESTELLE. Elle est costume de théâtre.

Vous me l'avez dit. Voyons, Santillana, donnez-moi donc la main; me laissez-vous ainsi manquer mon entrée?

SANTILLANA, paraissant.

Que diable! ma charmante, vous courez comme une gazelle; il faudrait des ailes pour vous suivre.

ESTELLE.

Et vous ne devez pas en manquer, vous, mon gros papillon... vous les coupez si souvent aux autres. (Elle rit, don Juan s'avance.) Ah! vous voilà donc, très redoutable seigneur? on a bien de la peine pour arriver jusqu'à vous.

DON JUAN.

Si vous vouliez me suivre, chère Estelle?

ESTELLE.

Oh! laissez-moi respirer; il faut absolument que je tombe sur ce fauteuil, qui me tend si amoureusement les bras... Figurez-vous, mon Corrégidor, que dans ce rôle damné de la Prêtresse du soleil, je suis restée deux grandes heures sur mes jambes. Voyez, méchant, ce que j'ai fait pour vous... (Elle laisse tomber son mouchoir.) Mon mouchoir... (Don Juan le ramasse et le lui donne.) On est venu me chercher, au théâtre, de votre part... j'avais encore six scènes à jouer, j'ai tout quitté pour vous.

CELLEZ, riant.

Ah! ah! la bonne folie.

DON JUAN.

Estelle, vous avez eu tort; le public...

ESTELLE.

Tort!.. Voilà donc comme on est récompensé de ce qu'on fait pour vous?.. Le public... eh! qu'a-t-il à voir, je vous prie, dans mes affaires particulières... le public? Mais d'ailleurs, si vous pensez que je lui aie fait tort, il y a à peine un quart d'heure qu'il m'attend, je vais retourner au théâtre, rentrer en scène et lui dire: « Seigneurs, le corrégidor de Séville avait quelque chose de fort particulier à me dire; c'est votre premier magistrat, et j'ai dû obéir à ses ordres. Mais si vous avez quelques autres explications à lui demander, vous pourrez le trouver entre une heure et deux du matin à table avec moi, le seigneur don Antonio Cellez et...

CELLEZ.

Bravo! Senora; bravo!.. l'effet de cette harangue est sûre..: Partons.

DON JUAN.

Je suis charmé de vous trouver si gaie, ma chère Estelle, car je craignais qu'un nuage de tristesse n'obscurcit ces traits charmans...

ESTELLE.

Pourquoi?

DON JUAN.

Que sais-je? J'aurais pu croire qu'après être restée plusieurs jours sans me voir...

ESTELLE, entre-mêlant ses plaintes d'entrechats et de ronds de jambe.

Nous y voilà!.. Je me doutais bien que ma gaîté allait lui paraître un contre sens en amour. Si j'en croyais le seigneur don Juan, je ne pourrais plus rire ou pleurer que par ordre. Si je suis gaie, c'est qu'une autre pensée que la sienne occupe ma pensée; si je ris, c'est que mon cœur ne peut concevoir aucun sentiment profond. Ah! un tel caractère me lasse à la fin; je vais me justifier, mais c'est pour la dernière fois, car je hais les jaloux, et je ne suis jamais si heureuse que quand j'en vois un trompé, mais, là, bien trompé! Ingrat! qui vous dit que votre absence ne m'a pas coûté des larmes? qui vous dit que je n'affectais une innocente joie que pour paraître plus aimable à vos yeux?

DON JUAN.

Ah! pardon! pardon!

ESTELLE, même jeu.

Toujours des soupçons outrageans! Puisque je suis ainsi récompensée, je me conduirai autrement... D'abord, votre souper se passera de moi...

DON JUAN.

De grace. (A part.) Si l'on venait...

ESTELLE.

Seigneur Cellez, donnez-moi la main.

CELLEZ, à part.

Rusée friponne!

DON JUAN.

Estelle! (A part.) Je tremble que ma femme ne survienne. (Haut.) Ne me pardonnerez-vous pas un moment d'erreur, au nom de mon amour?

ESTELLE.

Joli amour, vraiment, qui débute toujours par des reproches!

CELLEZ.

Allons, charmante Estelle, ne soyez pas inexorable.

DON JUAN.

Oui; joins-toi à moi, Cellez.

CELLEZ.

C'est ce que je fais autant que je puis, mon ami.

SANTILLANA, à part.

C'est drôle!

ESTELLE, cachant l'envie qu'elle a de rire sous son mouchoir, faisant une pirouette et se renversant mollement sur Cellez.

Vous le voulez, seigneur don Antonio?.. je cède... mais...

DON JUAN, à ses genoux.

Ah! je suis le plus heureux des hommes! (A voix basse à Santillana.) Que demain, ton riche collier soit entre les mains de mon Estelle.

SANTILLANA.

Oui, monseigneur. (A part.) Pauvre dupe!

(On entend au loin la musique d'un bal.)

ESTELLE.

Quelle est cette musique?

DON JUAN.

C'est un bal que donne dona Éléonore.

ESTELLE.

Et vous n'y êtes pas?

DON JUAN.

J'aime à penser qu'Estelle ne m'en fera pas un reproche. C'est à ce prix que j'ai obtenu ma liberté... A partir de demain, mon ange, nous

serons libres pour un mois; demain, dona Éléonore part pour Algésiras.

ESTELLE.

Demain? bravo! Demain, je prendrai place à côté de vous, sur votre balcon, pour assister d'une manière plus brillante et plus commode au grand combat du taureau.

DON JUAN.

J'obéirai à tous vos désirs; mais ne songeons d'abord qu'au délicieux repas que nous allons faire. (Appelant.) Moréno! (Le valet paraît.) Tout est prêt? (Le valet lui fait un signe affirmatif.) C'est un domestique de confiance; suivez-le... entrez dans ce boudoir secret. Je vous y rejoindrai bientôt.

ESTELLE, tendrement en lui tendant la main.

Songez que je vous attends!

(Don Juan lui baise la main; Estelle, Cellez et Santillana suivent le valet; ils sortent par une porte dérobée, à droite à l'avant-scène; Francesco paraît par la porte du fond; un instant après, Éléonore sort de son appartement à droite.)

SCÈNE XV.

DON JUAN, MARTINEZ, puis ÉLÉONORE, en costume de bal.

DON JUAN.

C'est vous, Francesco Martinez; vous m'avez fait un serment que vous ne trahirez pas?

MARTINEZ.

N'en doutez pas, seigneur.

DON JUAN.

Si j'avais votre grace entre les mains, je ne vous la ferais pas attendre. Votre faute n'est pas de celles qui trouvent la justice inflexible; jusqu'à demain, mon cabinet vous servira d'asile.

MARTINEZ.

Je vous rends grace, seigneur.

(Éléonore entre vivement.)

ÉLÉONORE, à don Juan, sans apercevoir Martinez, à voix basse.

Seigneur, on vous attend, on vous demande... Ne paraîtrez-vous point à ce bal?

DON JUAN, bas à Éléonore.

Impossible! vous le voyez... un infortuné prisonnier est là... je ne puis donner à une fête des momens que réclame le malheur. Mais, pardon, senora, la musique vous appelle.

MARTINEZ, apercevant Éléonore, à part.

Ciel! Éléonore!

ÉLÉONORE, avec trouble, même jeu.

Dieu!.. Francesco!

DON JUAN.

Senora, qu'avez-vous donc?

ÉLÉONORE, d'une voix étouffée.

Rien... (Elle s'éloigne les yeux fixés sur Martinez; don Juan se retourne, elle s'arrête immobile et s'écrie à part.) Que vais-je devenir!

MARTINEZ, à part, à l'avant-scène.

C'était donc ainsi que nous devions nous revoir!.. Elle, au milieu des plaisirs, moi dans les fers!..

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un riche boudoir moyen-âge. Au fond, l'entrée principale. Au premier plan, de chaque côté, une porte masquée par une portière en tapisserie. A droite, à l'avant-scène, une table chargée des débris d'un repas et où tout accuse le désordre d'une orgie. Des bougies, presque consumées, éclairent faiblement la scène. Le jour va naître.

SCÈNE I.

DON JUAN, SANTILLANA, CELLEZ, cachés.

(Don Juan dort étendu sur un fauteuil près de la table sous laquelle ont tombés Cellez et Santillana. La nappe, à moitié renversée, doit les cacher au public.)

DON JUAN, rêvant.

Éléonore... ma sœur... la misère pour vous, pour moi, le déshonneur... (Riant.) Ah! ah! ah!.. Estelle, aimable fille!.. mais quoi? près de ma femme, quel est cet homme?.. ô rage! un poignard, un poignard!.. ah! (Se réveillant.) Ah!.. béni soit Dieu!.. ce n'était qu'un rêve! mais où suis-je donc?.. Ces bougies mourantes, cette table... ces débris d'un festin... Oh! oui, je m'en souviens... Cette nuit, là, tandis que cet hôtel retentissait du bruit joyeux d'un bal, là, Séville eût pu voir son corrégidor livré à toutes les folles fureurs de l'orgie... Estelle m'a donc quitté ce matin?.. Mais où sont donc ceux des libertins, ces deux démons, Santillana, Cellez? Oh! oui démons... je puis les nommer ainsi; car l'un me pousse et l'autre m'entraîne à ma ruine... (Riant d'un rire âcre.) Ah! ah! ah! il me semblait que j'avais été vainqueur, et que l'un et l'autre de ces dignes rivaux avaient roulé, là, sous mes pieds... Bel exploit vraiment! le seul dont maintenant puisse se vanter le corrégidor de Séville... (Voulant se relever et retombant sur son fauteuil.) Que mes sens sont engourdis!.. je cherche en vain à réveiller leur énergie... ma tête retombe malgré moi sur ma poitrine. Ah! si un bienfaisant sommeil me faisait oublier tous mes remords! si, par une pente inconnue, il me conduisait au trépas!.. (Tout en parlant, don Juan s'est rendormi: tout-à-coup, on frappe.) Ma sœur!.. ma femme!.. Oh! non, non, qu'elles n'entrent pas. (Il se rendort encore, on frappe de nouveau.) Retirez-vous, je vous l'ordonne!

SCÈNE II.

DON JUAN, DON LUIZ.

DON LUIZ.

Il faut donc que j'entre malgré vous, don Juan.

DON JUAN, plus tranquille.

Ah! c'est vous, don Luiz.

DON LUIZ.

Oui... (A part, d'un ton accablé.) Hélas! Éléonore et Inès ne s'étaient donc pas trompées!..

DON JUAN.

Qui vous amène si matin ici?

DON LUIZ.

Vous allez bientôt le savoir.

DON JUAN, luttant contre le sommeil et s'affaissant de nouveau.

Hâtez-vous.

DON LUIZ, à lui-même.

Avilissant et douloureux tableau! voilà donc, Séville, ton premier magistrat, le censeur de tes mœurs publiques, luttant encore contre les fumées de l'ivresse! le voilà, après une nuit d'orgie, cherchant encore quelques lueurs de sa raison égarée, au moment où l'innocence accusée réclame sa justice! Quelquefois je me doutais qu'il en était ainsi; mais à l'instant je repoussais cette pensée... béni soit Dieu! j'ai été prévenu à temps, je l'espère. Mais hâtons-nous d'arracher à la conscience du magistrat la grace de mon ami. Hélas! Santillana a peut-être déjà marchandé sa perte aux vices de l'homme du monde. (S'approchant de don Juan et le secouant fortement.) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, d'un air de terreur.

Que voulez-vous? que voulez-vous?

DON LUIZ.

Je viens rappeler au corrégidor de Séville que de sa promptitude dépend le sort, la vie peut-être d'un innocent.

DON JUAN, se levant et affectant de la gaîté.

Hé! hé! hé! c'est donc bien vous, don Luiz? si matin! mais je conçois cette impatience de la part d'un amant et d'un fiancé.

DON LUIZ.

Un tout autre motif que mon amour m'a conduit devant vous, à cette heure, don Juan; je viens vous demander ce placet que vous m'avez promis d'adresser à sa majesté catholique, en faveur de Francesco Martinez.

DON JUAN.

Ce placet?

DON LUIZ.

Vous n'avez pas flétri du nom de vol cet innocent larcin, qui a sauvé les jours d'une mère; vous pensiez qu'on ne pouvait le poursuivre pour la dette contractée par son père; il n'a donc plus à craindre que cet arrêt, obtenu jadis, pendant son exil, par les parens du puissant ennemi qui tomba sous son épée... Vous le savez, ce ne fut point un meurtre, ce fut un duel; le roi seul peut lui faire grace, et cette grace vous m'avez promis de la lui faire obtenir.

DON JUAN.

Je vous l'ai promise; cependant, je voudrais encore quelques renseignemens; une démarche si importante...

DON LUIZ.

Et de quels renseignemens pouvez-vous avoir encore besoin? l'identité est reconnue; Francesco ne nie pas les motifs de son exil, et il se livre, avec confiance, aux mains des magistrats. Une telle affaire n'exige pas de demi-mesure; ou il a commis ce meurtre, et le meurtre est puni de mort; ou son ennemi a été tué dans une lutte d'homme à homme, et le duel est graciable. Un meurtre, lui? Don Luiz répond de l'honneur de Francesco, comme du sien propre. Il ne vous reste donc qu'un devoir bien doux à remplir: rendez à l'Espagne un de ses plus dignes enfans...

DON JUAN.

Pardonnez... mais...

DON LUIZ.

Oh! je vous en supplie, écrivez cette adresse au roi.

DON JUAN.

Je ne puis encore.

DON LUIZ.

Écoutez l'humanité qui vous parle par ma voix!

DON JUAN.

Je ne puis, vous dis-je... n'insistez pas.

DON LUIZ.

Don Juan, chacun des jours que l'innocent passe dans les fers devrait être supprimé de la vie du juge qui l'y laisse.

DON JUAN, affectant de rire.

Voilà une maxime bien sévère dans la bouche d'un lieutenant des gardes.

DON LUIZ.

En effet, vous m'y faites penser... car j'agirais autrement; et plus d'une fois, peut-être, la société a pu regretter que le lieutenant ne fût pas sous la robe de juge, et le juge sous l'uniforme du lieutenant.

DON JUAN.

Soit!.. le hasard ne nous a pas mis à notre place... mais je veux, je dois remplir la mienne, selon mes faibles lumières... Francesco est moins innocent à mes yeux qu'il ne le paraît aux vôtres. Il a aussi des accusateurs que je dois écouter.

DON LUIZ.

Ah oui! j'entends; on vous a de nouveau prévenu contre lui, et je connais son calomniateur: c'est l'infâme Santillana.

DON JUAN.

Non...

DON LUIZ.

Ne niez pas!.. Oui, Santillana, après avoir conduit le père au tombeau, après avoir réduit la mère à la plus affreuse misère, veut la mort du fils! Et, ce Santillana, un magistrat n'a pas rougi de l'écouter, et peut-être est-il sur le point de lui vendre sa justice!

DON JUAN.

Don Luiz!

DON LUIZ.

Oh! pardonnez à ma douleur... elle m'égare, je le sens, mais je n'ai pu la maîtriser; et croyez-

vous, don Juan, que je ne connaisse pas, moi, les liens qui vous unissent à Santillana? Hélas! votre conduite n'est plus un mystère pour moi. (Montrant la table.) Et devant ce tableau si cruel, pour l'œil d'un ami et d'un frère, puis-je douter encore? A ce Santillana, faut-il joindre les noms de Cellez et d'Estelle...

DON JUAN, d'une voix terrible.

Paix! don Luiz, paix!

DON LUIZ.

Oh! vous n'oseriez nier!.. Don Juan, mon frère, mon ami, est-ce au milieu du tourbillon des plaisirs que le magistrat pourra consulter sa conscience? Est-ce la tête brûlante du feu de l'ivresse qu'il pourra punir l'intempérance? Le juge adultère pourra-t-il condamner l'époux adultère?

DON JUAN.

Silence!.. Tais-toi! tais-toi!

DON LUIZ.

Don Juan, au nom de votre honneur, d'Inès, de votre épouse, fuyez ces femmes coupables et ces hommes plus coupables encore; fuyez ce Santillana, ce Cellez, qui luttent ensemble de bassesse et d'infamie; redevenez tel que votre Séville vous estime, digne de la haute mission qui vous est confiée sur la terre!.. J'ai découvert vos secrets, mais ils resteront pour jamais cachés au fond de mon cœur... C'est votre refus seul qui a pu les en arracher... Ah! don Juan, frère de mon Inès, par pitié pour moi, par pitié pour vous-même, n'hésitez pas à signer cet écrit sauveur des jours de Francesco!

DON JUAN.

Eh bien!.. venez! (A part.) Et Santillana!.. la promesse qu'il m'a arrachée cette nuit... N'importe! (Haut.) Venez, venez... (Pressant don Luiz dans ses bras.) Ah! mon ami, mon frère, vous l'emportez! Hélas! pourquoi n'avez-vous pas toujours été là, auprès de moi!.. Qu'un ami vrai est un bien précieux!.. Vous ne savez pas tout... je suis... je suis le plus malheureux des hommes!.. Mais sortons... Francesco sera bientôt près de vous... ne craignez rien... Dans un instant, je vous le jure sur l'honneur et sur notre foi sainte, j'aurai signé cet écrit que vous me demandez. Oh! mon frère, vos reproches ont été bien sévères, mais je les méritais, mais ils m'ont ouvert les yeux!.. Je rougis de mon passé; l'avenir l'expiera! Don Luiz, oui, je veux bannir loin de moi les perfides qui m'ont égaré; oui, je veux redevenir cet époux et ce frère que je n'aurais jamais dû cesser d'être.

DON LUIZ, au comble de la joie.

Qu'entends-je! est-il vrai? Que nous serions tous heureux!

DON JUAN.

Ami, allez auprès d'Éléonore; dites-lui que je la conjure de ne pas partir pour Algésiras... Elle, cet ange de bonté, pourra-t-elle me refuser cette grace?.. Qu'elle reste auprès de moi... j'ai besoin de sa présence.

DON LUIZ.

Je vole auprès d'elle... O mon Dieu, soit béni! ce changement est ton ouvrage.

DON JUAN.

Venez, venez! (Ils sortent.)

SCÈNE III.

SANTILLANA, CELLEZ.

(A la sortie de don Juan et de don Luiz, on aperçoit une tête qui sort de dessous la table, c'est celle de Santillana.)

SANTILLANA, appelant.

Holà! don Juan... et vous, petite Estelle, dites donc à ce gros Cellez de ne plus m'arracher ma perruque... Mais, où est-elle donc? Ah! la voici sur une tourte au chocolat... (Il replace sa perruque sur son front et s'assied sur l'une des chaises près de la table.) Ouf!., comme c'est gaie une nuit d'ivresse!.. J'ai les reins brisés et un torticolis comme si l'on m'avait à moitié pendu. Il faut avouer que don Juan fait bien les choses; qu'il me livre, suivant sa promesse, Francesco, et je serai tout-à-fait content de lui. (En voulant se lever il retombe sur sa chaise; un cri sort de dessous la table, il s'écrie effrayé.) Qui va là?

CELLEZ, écartant la nappe et se montrant à son tour.

Quel est donc le butor qui monte ainsi sur mon lit?

SANTILLANA.

Qui est là?

CELLEZ, sous la table.

Qui vive? Qui viole ainsi mon domicile? qui vive?

SANTILLANA.

Moi!

CELLEZ.

Qui, toi? réponds ou tu es mort.

SANTILLANA.

Qui, toi-même?

CELLEZ, sortant de dessous la table.

Moi, Antonio Cellez... et toi?

SANTILLANA.

Santillana, puissant seigneur... Mais comment se fait-il que vous soyez là aussi, vous, seigneur Cellez!

CELLEZ.

Ah! voilà! c'est que j'ai été vainqueur.

SANTILLANA.

Eh quoi! le vainqueur a roulé dans la poussière?

CELLEZ.

J'ai fait des prodiges; et puis quand je t'ai vu, toi, mon vieil et bonami, partir pour les régions inférieures de notre champ-clos, je me suis dit: Je vais l'y joindre, ce cher ami; ça fera que je l'aurai sous ma main, demain matin, pour lui conter une jolie petite histoire... Or, la voici mon histoire.

SANTILLANA.

Je n'aime pas les histoires, et...

CELLEZ.

Oui, oui, tu aimes mieux les comptes, surtout quand ils sont bien embrouillés... je sais cela... mais, en attendant, écoute mon histoire...

SANTILLANA.

Mon bon Cellez, vous êtes encore trop enivré par l'orgueil du triomphe... vos idées ne sont pas encore tout-à-fait nettes.

CELLEZ.

Plus nettes que ta conscience, maudit!.. c'est-à-dire mon petit cœur... Écoute-moi donc. Il y avait une fois...

SANTILLANA.

On nous a oubliés sur le champ de bataille, noble Cellez, mais notre place n'est point ici... Don Juan aime à s'amuser, mais il déteste l'esclandre, et il ne plaisante pas sur le chapitre du décorum... Venez.

CELLEZ.

Paix!.. Vade retrò, Satanas! ce qui veut dire, tais-toi! Il y avait une fois...

SANTILLANA.

Il fait jour: il est temps de rentrer chez vous, seigneur Cellez...

CELLEZ.

Pourquoi donc ça? je suis très bien ici, moi... (Criant à tue-tête.) Holà! hé! valet, du vin! du rota, de l'alicante, du xerès, du madère sec!.. et de mes vieux amis, Tordesillas et San-Lucar, première cuvée!

SANTILLANA.

Voulez-vous bien vous taire!

CELLEZ.

Versez! versez!

SANTILLANA.

Taisez-vous donc!.. il va ameuter contre nous toute la maison.

CELLEZ.

Tant mieux! on saura quelle est au vrai la conduite de ce triple hypocrite de don Juan Alfon...

SANTILLANA.

Cellez! Cellez!..

CELLEZ.

Cela, un magistrat!.. Oui, bon au présidial de Tanger.

SANTILLANA, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi donc, maudit ivrogne!

CELLEZ.

Insolent!

SANTILLANA.

Au nom de tous les saints martyrs, vénérable seigneur, mettez un frein à votre langue!.. Savez-vous bien que vous jouez là un jeu à vous faire briser les reins... et à moi aussi par-dessus le marché?

CELLEZ.

Bast!

SANTILLANA.

Il n'y a pas de bast!.. et puis d'ailleurs, si l'on nous surprenait ici, nous serions perdus, déshonorés...

CELLEZ, riant.

A cet égard, qu'as-tu à craindre?

SANTILLANA.

Bien, bien, riez de moi, tant qu'il vous plaira... Mais venez, suivez-moi.

CELLEZ.

Eh bien! j'y consens... mais à une condition. Écoute, ceci est sérieux; je commence à me remettre un peu... car, toutes les fois que la question d'argent se présente, c'est comme si l'on me jetait un sceau d'eau glacée sur la tête... Je t'ai dit hier que j'avais besoin d'argent pour la fête de ce soir. Estelle n'en a pas; mais toi, tu en as; prête-m'en?..

SANTILLANA.

Je ne dis pas non... une autre fois.

CELLEZ.

Sur-le-champ. Cette fois, j'ai un gage à t'offrir: tu sais, mon tableau, ma Madone, un morceau des dieux, un vrai chef-d'œuvre; il vaut mille ducats... Je te le cède pour cent pistoles... Est-ce dit?

SANTILLANA.

Nous verrons... mais partez.

CELLEZ.

Je vais aller le chercher, n'est-ce pas?

SANTILLANA, vivement, le poussant vers la porte du fond.

Oui, oui, c'est cela!..

CELLEZ.

Et tu me compteras l'argent sur-le-champ?

SANTILLANA, même jeu.

Oui, oui...

CELLEZ, se jetant dans ses bras.

Ah! tu es mon sauveur!..

SANTILLANA, se dégageant de ses bras et le poussant dehors.

Hé! va donc! (Il ferme la porte sur lui.)

SCÈNE IV.

SANTILLANA, seul.

Le voilà dehors... que le diable l'accompagne!.. Je n'aurais pas voulu, pour cent réaux, être chargé de lui... ç'aurait été pour devenir la fable de la ville. Demonio! voilà une sotte nuit... j'aurais mieux fait, hier, de rentrer chez moi. Mais songeons à partir... sortons d'ici sans être aperçu. (Écoutant.) Je n'entends rien... Cellez est déjà loin... décampons à notre tour. (Il remonte la scène et entend du bruit.) Ah! mon Dieu, on vient ici!.. Que dirait-on de trouver, à cette heure, le grave Santillana au milieu d'un tel désordre? le vindicatif don Juan ne me le pardonnerait jamais... Attendons encore, et mettons-nous à l'écart. (Il se place derrière la portière, à gauche. A l'entrée d'Éléonore, il s'écrie à part.) C'est dona Éléonore!

SCÈNE V.

ÉLÉONORE, SANTILLANA, caché.

ÉLÉONORE, en entrant.

Don Juan n'est point ici!.. je venais l'y trouver pour lui faire mes adieux. (Jetant un regard autour d'elle.) Ah! c'est donc ici qu'oubliant tous ses devoirs... eh bien! c'est ici même qu'il m'entendra!.. Il est temps de mettre un terme à ses mépris... Il faut briser ces liens qu'il dédaigne... il le faut!.. (S'arrêtant.) Mais que dis-je?.. Éléonore, descends au fond de ton cœur!.. pourquoi veux-tu le fuir? Ah! tu pardonnerais plus aisément, si une trop chère image ne se plaçait entre ton époux et toi...

SANTILLANA, à part.

Que dit-elle?.. et qu'est-ce que j'entends?

ÉLÉONORE.

Le couvent sera mon refuge; là, du moins, je pourrai, sans crime, vouer à mon amant mes vœux et mes pensées!.. O mon Dieu! viens à mon aide! protége l'épouse délaissée, méprisée, trahie, contre les insultes d'un coupable époux, et surtout contre les souvenirs qu'elle veut en vain arracher de son cœur!

(Elle tombe dans un fauteuil, plongée dans la rêverie.)

SANTILLANA, à part.

Eh bien! elle reste là!.. me voilà bien! Ah! ma foi, je brave tout et je vais... (La porte du fond s'ouvre; Francesco Martinez paraît.) Qui nous arrive encore là? (Apercevant Francesco.) En voici bien d'un autre! C'est mon coquin de peintre, mon débiteur, mon ennemi, Francesco Martinez!

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, MARTINEZ, SANTILLANA, caché.

MARTINEZ, en entrant.

Enfin, don Juan m'a donc permis de sortir de l'asile où j'étais enfermé!.. Oh! toute une nuit passée dans cette incertitude... horrible torture! Qu'il me tarde de savoir la vérité!.. C'était bien elle!.. si je puis douter du témoignage de mes yeux, mon cœur n'a pu me tromper... (Apercevant Éléonore.) Non!.. C'est elle, la voilà!

ÉLÉONORE, éperdue.

Grand Dieu! lui, encore lui!.. fuyons!

MARTINEZ.

Arrêtez!

ÉLÉONORE.

Non, Francesco... laissez-moi!

MARTINEZ.

Oh! restez, je vous en conjure!

SANTILLANA, à part.

Je tremble à la fois de frayeur et de joie... s'il me découvre, c'est fait de moi!.. sans cela, il est perdu.

MARTINEZ, ramenant Éléonore sur l'avant-scène.

Oh! mon Éléonore, rien qu'un moment auprès de toi, qu'un seul qui vaut toute une vie! Je te retrouve donc enfin, toi, mon ange! toi, mon bien, comme j'ai retrouvé don Luiz, mon meilleur ami; le ciel s'est donc laissé attendrir à mes prières!

ÉLÉONORE, fixant des yeux attendris sur Francesco, à genoux devant elle.

Oui, c'est bien lui! Voilà ce sourire, ce regard si puissans sur mon cœur... voilà ce noble front où brillait l'étincelle du génie!...

MARTINEZ.

Le génie!.. loin de toi, il s'est éteint, il se rallume auprès de toi! Souvenirs d'exil, de douleurs, de misère, fuyez! fuyez, loin de moi!... voilà de nouveau l'amitié, l'amour, la gloire... tous les rêves enchantés de l'avenir!.. avec toi, près de toi, mon ange, je ressaisis la vie!..

SANTILLANA, à part.

Ceci devient tout-à-fait piquant... ah! ah! ah! cher don Juan!..

MARTINEZ.

Viens, ma bien-aimée, viens auprès de ma mère... sa vue la rendra à la santé, au bonheur.

ÉLÉONORE.

Non, je ne puis... éloigne-toi...

MARTINEZ.

M'éloigner? Que dis-tu? pourquoi ce trouble, cet effroi?.. Mais j'y songe... hélas! je l'oubliais! nous ne sommes plus à Valladolid, la ville de nos aïeux, la ville maternelle qui a vu naître et croître nos amours... pourquoi mon Éléonore à Séville, ici, dans ce palais?

ÉLÉONORE.

Ne m'interroge pas!

MARTINEZ.

Réponds, je t'en conjure...

ÉLÉONORE.

Non... sors...

MARTINEZ.

Ton silence cache quelque malheur qui m'est inconnu... réponds; tu t'obstines à te taire?.. Eh bien! don Luiz parlera peut-être!..

ÉLÉONORE.

Arrête, Francesco!...

MARTINEZ.

Parle donc!.. mais je me souviens... oui... cette nuit, j'ai entendu au loin des cris joyeux, les accords d'un bal, et puis près de moi le bruit confus d'un festin que surmontaient parfois les accens mélodieux d'une voix de femme... (Jetant un coup-d'œil rapide autour de lui.) C'était ici!.. et je vous y trouve, Éléonore! cette voix, c'était donc la vôtre?.. Que veniez vous chercher ici?.. Est-ce l'appui du corrégidor?.. O ciel! oui, je me le rappelle ce mot échappé à don Luiz... Don Juan est riche et puissant... il s'est fait le protecteur d'Éléonore de Valdès, et l'orpheline a cru pouvoir accepter sans honte...

ÉLÉONORE, avec calme et dignité.

Sa main, Francesco?

MARTINEZ.

Sa main! vous, mariée!.. et votre époux est don Juan! don Juan, l'intègre corrégidor, que tout Séville honore et respecte? mon protecteur aussi, à moi? Don Juan, à qui mon meilleur ami va bientôt donner le nom de frère! Ah! malheureux!.. mon Dieu! que ton saint nom soit béni, voilà le comble et la fin de tous mes maux!

SANTILLANA, à part.

Pas encore, Martinez!

ÉLÉONORE.

Tu ne peux me tromper; ta feinte résignation n'est qu'une amère ironie! tu accuses le ciel et Éléonore... Mais sais-tu bien ce que m'a coûté un tel sacrifice? Sais-tu qu'il y allait pour moi de la bénédiction d'un père? et cependant quels combats mon amour pour toi...

MARTINEZ.

Vous ne m'avez jamais aimé... Adieu, Éléonore, adieu, pour toujours!

ÉLÉONORE.

Tu ne me quitteras point ainsi!.. Écoute, Francesco... Tu m'accuses, moi... tu me parles de tes souffrances! mais peux-tu comprendre les miennes? Daigne-t-il seulement réfléchir, cet ingrat, à l'horrible malheur d'une femme qui aime et qui doit cacher son amour encore! Écoutez, Francesco... vous aviez fui... La vengeance de la

famille d'Ossuna se retourna contre nous; mon vieux père expirait sa victime. Don Juan parut, il m'aima, il demanda ma main; mon père me supplia de devenir l'appui de ses vieux jours... Francesco, auriez-vous résisté aux dernières armes d'un père? Parlez, répondez, qu'auriez-vous fait?

MARTINEZ.

Oh! mon Éléonore!.. j'ai osé soupçonner ton cœur... j'ai été injuste, cruel, mais j'ai tant souffert! Ainsi, tu ne l'aimais pas, tu ne l'as jamais aimé?

ÉLÉONORE.

Tais-toi!.. O mon Dieu, prends pitié de moi! de quel front maintenant irais-je accabler don Juan de mes reproches?.. Comment oser l'accuser, moi, le cœur plein d'un coupable amour? Cette séparation que je venais exiger de lui, forte d'un cœur pur et d'une conscience sans reproches, irais-je la demander maintenant, souillée de pensées criminelles?

MARTINEZ.

O ciel! quoi, don Juan, le vertueux don Juan...

ÉLÉONORE, entraînée malgré elle.

Dissipateur insensé, joueur sans frein, époux adultère, jaloux sans amour, capricieux, tyran de toutes mes actions, de toutes mes pensées... Don Juan ne mérite que ma haine et mon mépris...

MARTINEZ.

Qu'entends-je?

ÉLÉONORE, revenant à elle.

Qu'ai-je dit? le secret de mes douleurs, j'aurais dû toujours le taire, je le sens... Mais si je suis coupable de vous l'avoir révélé, ne croyez pas, Francesco, que je veuille justifier mes torts par ceux de mon époux; n'espérez pas triompher de ma faiblesse... Non, le couvent m'aura bientôt séparée pour jamais de lui... et de...

MARTINEZ.

N'achève pas, mon Éléonore, oh! par pitié, n'achève pas! Quoi, ce corrégidor qu'entoure le respect public, ce juge qui doit à tous le précepte et l'exemple, cet homme dont j'attendais mon salut, n'est que le lâche tyran de mon Éléonore! Et c'est à cet homme qui, après avoir détruit tout notre avenir de bonheur, a brisé à plaisir ton existence, que tu crois devoir de nouveaux sacrifices? Que tu veux immoler ce qui seul me console de vivre, notre amour! Non, il n'en sera pas ainsi; lui-même à rompu vos nœuds! tu ne lui dois rien, te dis-je... qu'à ses outrages, le mépris! qu'à son abandon, la fuite!..

ÉLÉONORE.

La fuite! et c'est Francesco qui me propose le déshonneur!..

MARTINEZ.

Si tu ne peux être encore à moi, ah! du moins ne sois plus à lui! Et vois, je n'aurais pas hai cet homme pour m'avoir enlevé mon plus cher trésor; mais je le hais de l'avoir méconnu; je le hais d'avoir insulté à ce que j'aime, je le hais enfin pour chacune des larmes qu'il t'a fait répandre!.. Aussi, dussé-je, abandonné de tous, voir tomber sur ma tête la hache du bourreau, je ne veux plus rien de lui! Son appui, son or, ses bienfaits, je les rejette! et lui, lui, je le brave!..

ÉLÉONORE.

Malheureux! et ta mère?..

MARTINEZ.

Ma mère! ma pauvre mère! mais elle serait la première à maudire l'infâme bourreau de mon Éléonore!..

(Tout-à-coup, la voix de don Juan se fait entendre au dehors.)

DON JUAN, au dehors.

Où donc est dona Éléonore?

ÉLÉONORE, à voix basse, avec effroi.

C'est lui!..

SANTILLANA, à part.

Ouf! c'est lui, enfin!

ÉLÉONORE, prêtant l'oreille.

Il s'éloigne... mais il va revenir!

MARTINEZ.

Qu'avons-nous à craindre?.. Ne m'a-t-il pas donné son palais pour prison?

ÉLÉONORE.

Oh! je ne pourrais, en ce moment, soutenir avec calme l'insultante froideur de son regard.

MARTINEZ.

Et moi, je prétends le voir à l'instant même!

ÉLÉONORE.

Oh! non; je t'en conjure... silence! par pitié pour nous deux, silence! qu'il ignore à jamais notre secret!.. Corrompu par des plaisirs faciles, son cœur saurait-il comprendre l'innocence de nos affections? Le soupçon seul éveille sa vengeance. Esclave d'un faux honneur, sa jalousie n'est qu'orgueil; orgueil offensé qui ne pardonne pas... il te tuerait!

MARTINEZ.

Il mettrait un terme à mes maux.

ÉLÉONORE.

Tu justifierais sa conduite.

MARTINEZ.

Ne crains rien, j'obéis.

ÉLÉONORE.

Évite sa clémence aussi bien que sa justice... Tu parlais de ma fuite? Je veux aider à la tienne. Viens, suis-moi!..

SANTILLANA, à part.

Démonio!.. il est sauvé!

MARTINEZ.

Fuir, comme le vil malfaiteur?

ÉLÉONORE.

Comme la victime qui échappe au bourreau.

MARTINEZ.

Je ne te quitte pas, que tu ne m'aies juré de me revoir encore une fois.

SANTILLANA, à part.

Ah! bien!..

ÉLÉONORE.

Qu'exiges-tu?

MARTINEZ.

Oh! la dernière!..

(Ils remontent la scène. Santillana sort de derrière la portière à gauche.)

ÉLÉONORE.

Ce soir... peut-être... mais ce sera pour nous dire un adieu éternel... Attends un mot... un

signal... (*Écoutant.*) Je crois entendre des pas... Séparons-nous!..

(*Elle marche vers la portière à gauche; Santillana, qui suit tous leurs mouvemens, va se cacher en toute hâte derrière la portière de droite.*)

MARTINEZ.

A ce soir!..

ÉLÉONORE.

Hélas! puisque désormais notre amour est un crime, pourquoi le ciel a-t-il permis que je te revisse encore!..

SANTILLANA, *à part.*

Pour sa perte!..

ÉLÉONORE.

Adieu!..

(*Éléonore sort par la gauche, Martinez par le fond.*)

SCÈNE VII.

SANTILLANA, *seul.*

Enfin, je suis libre!.. Démonio! Martinez, mon débiteur, le meurtrier du comte d'Ossuna! l'exécrable ennemi dont la main m'a publiquement flétri... Martinez, amant de la femme du corrégidor de Séville!.. J'avais entendu parler autrefois de cette liaison, et je ne sais comment je l'avais oublié... Tous mes souvenirs me sont revenus... Ah! c'est trop de joie!.. J'aurai donc enfin toute ma vengeance; je l'aurai triple! j'assure la perte de cette prude insolente sous le mépris de qui je me débattais avec peine, et je verrai souffrir des tourmens d'enfer à cet orgueilleux corrégidor, si vain de sa réputation d'emprunt; maintenant, il tremblera devant moi, car j'aurai contre lui le secret de son déshonneur!..

SCÈNE VIII.

SANTILLANA, DON JUAN.

DON JUAN, *entrant, à lui-même.*

Éléonore fuit-elle donc ainsi ma présence? On m'avait dit que, prête à partir, elle m'attendait. (*Apercevant Santillana.*) Vous ici, Santillana? pourquoi? ne vous avais-je pas recommandé...

SANTILLANA.

De sortir du palais, avant le jour, et de n'y pas revenir sans votre ordre? oui, Monseigneur; et certes, j'aurais obéi ou j'aurais du moins évité vos regards, si je n'avais pas à vous communiquer le plus important secret... J'ose espérer...

DON JUAN.

Je ne veux rien entendre de vous en ce moment... Et même, je dois vous le dire, Santillana, nos relations intimes vont cesser.

SANTILLANA.

Pour quel motif, Monseigneur?

DON JUAN.

Du jour où je vous ai connus, Cellez et vous, je courus à ma perte; je veux croire que vous me donniez les conseils que vous étiez les premiers à suivre; mais enfin ces conseils m'ont entraîné à deux pas de l'abîme... Dieu m'a pris en pitié; le plus généreux des hommes, don Luiz, s'est armé avec moi, contre moi-même; mes yeux se sont ouverts; le repentir a pénétré jusqu'au fond de mon âme; honteux de mon fatal enivrement, las de cette vie de faux plaisirs et de remords trop réels, je veux enfin sécher, autour de moi, les pleurs que j'ai fait trop souvent couler. Éléonore s'éloignait de moi, elle ne partira pas... je veux la retenir, me jeter à ses pieds, implorer son pardon. Je veux désormais mériter son estime, si ce n'est son amour.

SANTILLANA.

Hé! hé! hé! dessein fort méritoire sans doute!..

DON JUAN.

Santillana, je n'oublierai pas les obligations que j'ai contractées envers vous. Je ne vous demande qu'un dernier et léger service; chargez-vous de ce message pour une femme que le Corrégidor de Séville n'eût jamais dû connaître. Je brise des liens honteux; dites à Estelle...

SANTILLANA.

Pardonnez, si je vous interromps, Monseigneur; mais, en vous écoutant plus long-temps, je craindrais qu'un langage si nouveau pour vous et pour moi ne me fît oublier le message un peu moins édifiant dont notre ancien patron, s'il m'est permis de le citer encore ici, m'a chargé pour vous.

DON JUAN.

Que voulez-vous dire?

SANTILLANA.

Que Satan s'oppose encore à la conversion du pécheur, et qu'il ne veut pas lâcher un disciple aussi distingué que l'était votre excellence.

DON JUAN.

Ce langage...

SANTILLANA.

Est mal séant pour l'oreille d'un nouveau juste. Mais à votre tour, Monseigneur, écoutez; vous m'avez demandé pourquoi j'étais encore ici? Remerciez le destin qui m'y a retenu comme malgré moi; car, il vous assurait, par moi, le bien le plus cher à tout vrai cœur espagnol... la vengeance!

DON JUAN.

La vengeance?

SANTILLANA.

Oui, Monseigneur, la vengeance.

DON JUAN, *affectant la tranquillité.*

Expliquez-vous, je vous écoute.

SANTILLANA.

De grace, Monseigneur, un moment de sérieuse attention. N'avez-vous pas entendu raconter autrefois qu'à Valladolid, un grand d'Espagne, un chevalier de la toison-d'or, persécutait une femme qui avait dédaigné son amour, et que ce noble personnage tomba sous le poignard d'un jeune artiste.

DON JUAN.

Oui... je me souvenais confusément de cette

aventure, lorsque hier on en a parlé devant moi.

SANTILLANA.

Ce grand d'Espagne ne se nommait-il pas le comte d'Ossuna ?

DON JUAN.

Attendez!.. oui... c'est là son nom... et maintenant je me rappelle...

SANTILLANA.

Et, dans le temps, vous fit-on connaître la jeune personne qu'avaient persécutée ses désirs ?..

DON JUAN.

Non; je ne connaissais alors personne à Valladolid, que la famille d'Éléonore de Valdès; c'était la seule où j'avais voulu être admis, et je partis de cette ville aussitôt après mon mariage... Mais que m'importe toute cette histoire?

SANTILLANA.

Beaucoup!

DON JUAN, étonné.

Ah!.. et comment?.. arrivez au fait.

SANTILLANA.

J'y serai bientôt... le meurtrier fut condamné, par contumace, à la peine de mort...

DON JUAN.

Ensuite?..

SANTILLANA.

Cet homme sur qui une condamnation capitale pèse toujours...

DON JUAN.

Eh bien?..

SANTILLANA.

Cet homme qui a ajouté de nouveaux crimes à son premier forfait...

DON JUAN.

Eh bien?

SANTILLANA.

Il est ici...

DON JUAN.

Francesco Martinez!

SANTILLANA.

Oui; et celle pour qui il s'est dévoué, celle pour qui il voudrait encore mourir, qui l'adore aussi, elle! de tout l'amour qu'un cœur de femme et d'Espagnole peut nourrir dans la solitude, c'est...

DON JUAN.

N'achève pas!..

SANTILLANA.

La fille du riche orfèvre de Valladolid, la femme du Corrégidor de Séville!

DON JUAN, avec un geste furieux qu'il comprime à l'instant même.

Non... cela n'est pas... tu mens!..

SANTILLANA.

Je mens!.. un mot, un seul. N'aviez-vous donc pas déjà remarqué, au moins une fois, entre les mains de la Senora, un recueil de je ne sais quelles sottises rimées, qu'elle a, je le sais, car j'observe tout, moi, bien souvent couvert de ses baisers et de ses larmes? Quel en est l'auteur? Francesco Martinez! qui a donné à votre femme ce livre où leurs amours sont peints en traits de feu? Francesco Martinez!

DON JUAN.

Qui te l'a dit?

SANTILLANA.

Leurs aveux!

DON JUAN.

Enfer!

SANTILLANA, examinant don Juan, à part.

Souffre-t-il?

DON JUAN, pâle, se soulevant à peine, d'une voix altérée.

Mais, non... je te connais... tu nous hais tous; tu veux notre ruine à tous; elle assurerait ta fortune... Ton avarice et ta haine inventent des calomnies... tu mens!..

SANTILLANA.

Le ciel m'est garant que je dis la vérité... et que je sois damné si j'invente un seul mot! J'ai été témoin de leur désespoir, de leurs transports... j'ai entendu leurs sermens d'amour... (Don Juan pousse un cri étouffé, et tombe dans un fauteuil; Santillana s'élance vers lui.) Mais, m'avez-vous bien écouté, monseigneur? je vous demandais vengeance pour moi seul... maintenant, vous vous la devez à vous-même... car vous avez un rival... et un rival heureux!.. et ce rival, souvenez-vous en bien, est Francesco le meurtrier! est Francesco le voleur et le mendiant!

DON JUAN.

Assez! assez! laisse-moi! va-t'en... tu calomnies cet homme!..

SANTILLANA.

Et quoi? hésiteriez-vous encore à confirmer la sentence déjà prononcée par le tribunal de Valladolid?

DON JUAN, se levant.

Si j'hésiterais?.. moi contre lui une telle vengeance! ah! lors même qu'il m'aurait outragé, l'époux devrait se taire devant le magistrat intègre... L'arrêt qui le condamne sera cassé... j'ai signé sa demande en grace; je l'ai signée... la voici!

SANTILLANA, avec un rire amer.

Fort bien, monseigneur! soyez donc le modèle des ennemis et des époux complaisans... et devenez la fable de Séville...

DON JUAN, s'élançant vers Santillana, avec un geste furieux.

Tais-toi, misérable!

SANTILLANA.

Frappez-moi... battez-moi... tuez-moi!.. vous ne m'empêcherez pas de vous dire que votre générosité prétendue vous fait trahir votre devoir. Les crimes de Francesco sont prouvés... votre affront prouvé... Eh bien! qu'un même coup atteigne le séducteur et l'assassin!.. Je veux vous épargner, moi, un long repentir... car s'il échappe à la hache du bourreau, croyez-vous donc qu'il attendra votre poignard?.. Non, bravant votre rage impuissante, il ira loin de vous avec une épouse adultère!..

DON JUAN, le prenant au collet.

Tais-toi, démon, tais-toi! une voix secrète me dit de ne pas me fier à tes paroles. Tu hais Francesco; tu veux sans crainte assouvir ta vengeance à l'ombre de la mienne, en faisant de moi un

lâche prévaricateur... (A lui-même.) Eh quoi! grand Dieu! repousserez-vous mon repentir!.. mon retour à la vertu n'aura-t-il été qu'un vain rêve? à peine échappé à des passions mauvaises, faut-il que j'y retombe encore, plus méchant, plus méprisable que je ne l'avais été? car, jusqu'ici du moins, le magistrat est resté pur! Faut-il, hélas! que je maudisse quand je ne voulais plus qu'aimer!.. Je ne crois pas cet homme! (Se retournant vivement vers Santillana.) Qui accuse sans preuve ne mérite pas d'être écouté... Je ne sais qui me retient... va-t'en... épargne-moi un crime!.. pour la dernière fois, va-t'en!..

(Don Juan prend Santillana au collet et le repousse avec fureur; entendant du bruit, il le relève vivement.)

SCÈNE IX.

DON JUAN, SANTILLANA, CELLEZ, GILARTE, portant un tableau.

CELLEZ, repoussant deux domestiques.

Laissez-moi donc passer!.. est-ce qu'il y a des portes fermées pour moi ici?

DON JUAN.

Quel est donc l'insolent...

CELLEZ.

C'est moi, mon cher don Juan...

DON JUAN.

Eh bien! vous plus qu'un autre, vous deviez vous souvenir que le palais du corrégidor n'est pas un lieu où l'on puisse violer impunément toutes les convenances...

CELLEZ, regardant autour de lui.

Hein? plaît-il? A qui s'adresse cette gracieuse mercuriale? (A Santillana.) Est-ce à toi, prince de pincemaille? (Santillana lui fait signe que c'est à lui-même.) A moi?.. allons donc!.. pas possible!..

SANTILLANA.

Apprenez donc, seigneur Antonio...

DON JUAN, s'élançant entre eux deux, à voix basse, à Santillana.

Vipère! s'il s'échappe contre moi une seule goutte de ton venin, je t'écrase!

CELLEZ, riant.

Ah! ah! ah! tu es en colère?.. eh bien, à la bonne heure! j'aime mieux ta fureur, toute folle qu'elle me paraît, que ce silence léthargique... Ah çà, voyons... de quoi s'agit-il? et quelle est la cause de cette querelle?... J'arrive ici en toute hâte (A Santillana.) pour conclure un marché avec toi, mon cœur... (A don Juan.) et guidé par le plaisir...

SANTILLANA.

Le plaisir et nous, seigneur, nous pouvons gagner la porte...

CELLEZ.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

DON JUAN, avec une impatience toujours croissante.

Je voudrais rester seul!

CELLEZ.

Seul? allons donc! pas possible... Dans un moment le Roi fera son entrée... Ah! mais à propos, c'est que peut-être tu veux préparer ton discours?.. C'est ça! c'est ça! eh bien! je suis là, moi, voyons... à nous deux!..

DON JUAN, avec sévérité.

Je voudrais rester seul...

SANTILLANA, à Cellez.

Ne comprenez-vous pas, seigneur, que son excellence nous chasse de son palais?

CELLEZ.

Nous chasse!.. bon pour toi, peut-être, maître usurier... mais moi...

SANTILLANA.

Je vous dis que monseigneur repousse ses anciens, ses vrais amis... et que modèle pieux de repentir...

DON JUAN, d'une voix tonnante.

Sortez!

CELLEZ.

Un moment donc!.. pourquoi ces sombres regards lancés aussi contre moi!.. Dieu me damne! serait-il vrai, en effet, don Juan, que par un changement aussi brusque que fantasque...

DON JUAN.

Croyez tout ce qu'il vous plaira, et laissez-moi...

CELLEZ, riant.

En vérité?.. c'est de là que souffle le vent? Ah! ah! ah! je sais... je sais... Je ne me fâcherai parbleu pas contre cette bourrasque... Ah! ah! ah! suite ordinaire, mon cher, d'une nuit furibonde, désordonnée, surtout quand on n'en a pas l'habitude. Il faut toujours que, d'une manière ou d'une autre, nous payions nos folies, nous autres, mauvais sujets; n'est-ce pas, Santillana? Après l'orgie, les remords... mais ces remords n'ont rien d'alarmant; une bonne bouteille de vieux Xérès et quelques heures de sommeil en font l'affaire.

DON JUAN, irrité.

Faudra-t-il donc?..

CELLEZ.

Allons, ne te fâche pas... moi, qui te parle, j'ai été tenté vingt fois de me faire moine... après boire... et tu vois cependant... Oh! Diable, dans ce temps-là j'avais le vin fort repentant... fort dévot...

DON JUAN.

C'en est trop!.. Serai-je enfin maître chez moi?

CELLEZ.

Sans doute, seigneur Corrégidor, et je ne suis que votre très humble serviteur... Mais, vive Dieu! j'y songe; puisque votre repentir révérendissime se trouve en de si saintes dispositions, c'est avec lui, et non plus avec toi, Santillana, que je veux faire affaire...

SANTILLANA, à part.

Dieu soit béni!

DON JUAN.

A quelle autre folie?..

CELLEZ.

Folie?.. rien n'est plus sérieux; il me faut de l'or, beaucoup d'or... de l'or, morbleu!.. Et c'est à vous, très-repentant seigneur, que je m'adresse... Un service mutuel... nous allons, vous, nourrir mes péchés, moi, votre piété. (Montrant le tableau que Gilarte a placé sur une

chaise.) Voici la plus belle des Madones. Peu importe ce qu'elle m'a coûté; je vous la cède pour cinq cents pistoles.

SANTILLANA.

Cinq cents pistoles!

DON JUAN.

On n'abuse pas plus insolemment de la patience humaine!

CELLEZ.

C'est pour rien, elle en vaut quinze cents. (Soulevant à moitié la toile qui cache le tableau.) Tenez, regardez... (A don Juan.) Aussi, c'est un chef-d'œuvre divin... un chef-d'œuvre à convertir tout l'empire du prophète. Quel céleste regard! quel sourire enchanteur! le beau front! quelle bouche admirable!

(L'intérêt de don Juan est excité malgré lui; il jette un coup-d'œil rapide sur le tableau que Cellez lui cache encore.)

SANTILLANA.

Mais, traîtresse, on dirait que le seigneur Antonio est amoureux de cette muette image.

CELLEZ.

Il faut le dire et le croire, l'ami! tous ceux qui la verront éprouveront le même sort; et si ces traits angéliques sont, comme on peut en juger à la vérité du pinceau, la copie d'une créature humaine, j'ose affirmer que l'amour le plus vrai, le plus passionné a pu seul inspirer le peintre!

DON JUAN.

Vous croyez!.. (A part.) Mais que m'importe? D'où vient pourtant le trouble que j'éprouve?..

CELLEZ, à don Juan.

Allons, mon beau pénitent, un seul regard... A la contempler seulement, moi, je suis devenu à moitié dévot... Un seul regard, te dis-je, et tes cinq cents pistoles sont à moi.

(Il enlève tout à fait la toile.)

DON JUAN.

Laisse-moi... (A part.) Je ne sais pourquoi je me sens frémir...

SANTILLANA, s'approchant du tableau.

Voyons donc enfin cette peinture. (Il regarde et pousse un cri.) Ah! sainte Vierge!

DON JUAN.

Qu'est-ce donc?.. (Regardant à son tour et reculant avec effroi.) Grand Dieu! qu'ai-je vu?

CELLEZ, riant.

Là, voyez-vous l'effet!..

SANTILLANA, à part.

Éléonore!.. Oh! si c'était de lui!..

(Il s'approche de nouveau du portrait et l'examine attentivement.)

DON JUAN.

C'est bien elle!

CELLEZ.

Qui elle? Qu'entends-tu par ces mots? Tu l'as vue, tu la connais, tu l'aimes?..

DON JUAN, hésitant, avec le plus grand trouble.

Non... mais, dis-moi, d'où vient ce portrait? depuis quand est-il entre tes mains? Parle! parle!

CELLEZ.

Eh! ne te l'ai-je pas dit?.. Je l'ai acheté avant-hier à une vieille femme.

SANTILLANA, découvrant la signature et l'inscription, à part.

Francesco!.. Enfer, merci! (A Don Juan.) Tenez, tenez... en lettres presque illisibles, voici le nom du peintre, l'aveu de l'amant... (A voix basse.) et son arrêt, j'espère... Lisez! lisez donc, monseigneur!

DON JUAN, d'une voix tremblante, lisant.

« A la plus belle, à la mieux aimée... Francesco Martinez!.. » (Il reste accablé.)

CELLEZ.

Il y a cela?.. Quand je vous disais que le peintre était amoureux fou de son modèle!.. Ah! ah! ah!

SANTILLANA, à voix basse à don Juan.

Eh bien! avais-je menti?

DON JUAN, à voix basse à Santillana.

On ne m'aura pas offensé impunément!.. Toi, si ce secret sort de ta bouche, malheur à toi!..

CELLEZ.

Voyons, est-ce un marché conclu? Le temps presse...

DON JUAN, bas à Santillana.

Laisserai-je ce secret, cette preuve de ma honte entre les mains de ce fat étourdi?

SANTILLANA, bas à don Juan.

Non, sans doute... mais...

CELLEZ, à don Juan.

C'est cinq cents pistoles au bas mot... et, de plus, tu t'engages à me dire le nom du modèle...

DON JUAN.

Je t'assure....

CELLEZ.

Je t'ai vu rougir et pâlir, et tu ne m'en feras pas accroire.

DON JUAN, bas à Santillana.

Tu l'entends? toi seul dois être le confident de ma honte...

SANTILLANA, bas à don Juan.

Eh bien! à vous les cinq cents pistoles et ce portrait... mais à moi Martinez et la vengeance!

DON JUAN.

A nous deux!.. Pais!

CELLEZ.

Ah çà! voilà une délibération...

SANTILLANA.

Seigneur Marquis, je vais vous compter votre argent.

CELLEZ.

Vivat, monseigneur! à vous ma Madone.

DON JUAN, s'élançant rapidement vers Cellez et s'emparant brusquement du tableau.

Je le tiens donc enfin!..

CELLEZ, à Santillana.

Allons, partons, bâtons-nous... (Allant à don Juan les yeux baissés, les mains jointes, d'un ton conséquemment hypocrite.) Et vous, monseigneur, puisqu'il est vrai hélas! que votre sainteté ne peut plus vivre avec ma folie, daignez au moins vous souvenir de moi dans vos prières.

DON JUAN, avec les brusques éclats et les gestes saccadés d'une gaîté factice et contrainte.

Assez de cette raillerie! Cellez, ta main, ta main, mon brave maître. Ne me demandez pas compte de mes deux brusques métamorphoses... qu'il te suffise de savoir que tu retrouves ton

disciple tel que tu le veux, tel qu'il n'aurait pas dû cesser d'être.

CELLEZ.

Est-il bien vrai?

SANTILLANA.

A la bonne heure donc! ce rôle-là, monseigneur, vous va beaucoup mieux que l'autre.

DON JUAN.

Cours, Cellez... j'avais décommandé cette fête charmante dont Estelle devait être la reine... va, dis-lui que rien n'est changé, que je l'attends, qu'elle vienne prendre ici une place qui sera désormais à elle sans partage.

CELLEZ.

Bravississississimo!..

SANTILLANA, se frottant les mains, à part.

Voilà ce que j'appelle une bonne journée.

CELLEZ, à Santillana.

Major de royal-satan, partons...

DON JUAN.

Hâtez-vous... (Ils sortent.)

SCÈNE X.

DON JUAN, seul.

Loin de moi les larmes, la fausse honte, la pénitence et les remords!.. Remords, pénitence, larmes, devenez à jamais le partage de tous ceux que je hais. Francesco Martinez, serpent que j'allais réchauffer dans mon sein! Éléonore, indigne épouse, oh! vous aviez pris soin d'avance de justifier tous mes torts?.. Mes torts!.. Insensé que j'étais de me repentir, de me contraindre!.. Ils allaient rire de mes regrets; je les épouvanterai de ma joie... A moi le plaisir à front découvert! à moi la volupté, l'orgie délirante et l'amour dans tout l'éclat de ses folles conquêtes! Et toi, Santillana, tu dois être content?.. Eh bien! à moi aussi ton or... Oh! oui, ton or pour mes plaisirs; ton or pour user rapidement ma vie... et prends le reste de mes biens!.. (On entend du bruit dans le lointain.) Pourquoi ce tumulte lointain? Voici bientôt l'heure où le Roi et le Comte-Duc... (On entend sonner une demie.) Oui, dans peu d'instans, je vais paraître devant eux... (Appelant.) Paolo! Fernand! (Deux domestiques paraissent, don Juan leur donne ses ordres.) Ma robe, ma toque, mes insignes... (Les domestiques s'empressent de le revêtir des marques de sa dignité: puis don Juan leur fait signe de s'éloigner, et il leur dit:) Tenez-vous prêts à me suivre. (Ils sortent.) Maintenant, cachons bien la rage qui me dévore, et qu'on ne puisse lire sur le front du corrégidor que la dignité calme et le sentiment profond de ses devoirs. On vient... c'est Éléonore!.. le sourire est sur ses lèvres... Ah! je ne sais qui me retient qu'à l'instant même... Inès est avec elle.

SCÈNE XI.

DON JUAN, ÉLÉONORE, INÈS.

(Inès et Éléonore entrent vivement; mais l'épouse timide s'arrête et s'incline devant don Juan; sa sœur accourt pour l'embrasser.)

INÈS.

Mon frère, mon bon frère, laissez-nous vous presser dans nos bras. Maintenant, que la joie et le bonheur règnent ici! car, j'étais bien sûr, moi, que vous n'aviez pas cessé de nous aimer.

DON JUAN, se dégageant avec froideur des bras d'Inès.

Jeune folle, laisse-moi; mon devoir m'appelle.

INÈS.

Non, pas encore.

ÉLÉONORE.

Don Juan, veuillez nous accorder un instant.

DON JUAN, se contraignant sans regarder Éléonore.

Puisque dona Éléonore ne partait pas pour Algésiras, je pensais qu'à l'entrée de Sa Majesté, sa place était marquée parmi les nobles dames de Séville.

ÉLÉONORE.

Hélas! il y a peu d'instans encore, bien loin de songer à des fêtes, j'aurais voulu plutôt...

DON JUAN, avec une colère contrainte.

Fuir votre époux lui-même, n'est-ce pas, madame?

ÉLÉONORE, à elle-même.

Quel accueil!

INÈS, vivement.

Ce reproche est injuste... Mais laissons le passé, et ne songeons qu'au riant avenir qui s'ouvre devant nous.

DON JUAN, pressant les mains d'Inès avec affection.

Devant toi, jeune folle, et que le ciel exauce mes vœux!.. Mais moi...

ÉLÉONORE.

Eh quoi! entraîné par par son propre désir, don Luiz nous a-t-il donc trompées, en se trompant lui-même? N'est-il pas vrai que, touché d'un pieux repentir vous nous rendiez ce cœur qui nous fut si long-temps fermé, et que, reportant sur votre famille une affection qu'elle n'a jamais cessé de mériter, vous veuilliez désormais lui consacrer tous vos instans?

DON JUAN, à part.

Infâme hypocrisie!..

INÈS.

Oui, tout cela est vrai... Don Luiz n'a pu ni se tromper ni nous tromper. Vous l'avez juré, n'est-ce pas mon frère? Vous quittez pour jamais ces compagnons de plaisir, ou plutôt ces flatteurs, ces méchans qui n'ont de cœur que pour leur propre intérêt.

DON JUAN, avec impatience.

Chère Inès, je dois...

INÈS.

Oh! mon frère, qui pourrait t'aimer comme nous? qui peut être plus heureux que toi, si tu le veux? Regarde comme toi seul as rendu le calme à toute ta famille!

DON JUAN.

Aimable enfant!..

ÉLÉONORE.

Et cette épouse, don Juan cette épouse, qu

hélas! vous fut si long-temps odieuse, ne doit-elle pas aussi, heureuse de ce retour inespéré, se féliciter...

DON JUAN, d'une voix sourde.

Qu'il vous suffise de savoir que je suis tel aujourd'hui que je veux toujours être, et que c'est à vous, à vous seule que je le dois.

INÈS.

Vous l'entendez, ma sœur?..

ÉLÉONORE.

Je ne sais, Inès, mais ces paroles qui devraient ramener le calme dans mon âme, me glacent d'effroi... (A mi-voix à don Juan.) Seigneur, je lis encore dans vos regards un courroux que vous ne pouvez déguiser qu'avec peine.

DON JUAN.

Pourquoi!.. avez-vous donc quelque reproche à vous faire?

ÉLÉONORE.

Hélas! qui peut être à l'abri du reproche?.. mais si mes fautes passées ont pu trop souvent éveiller votre colère, oh! croyez que je mettrai tous mes soins à conserver cette heureuse paix qui doit désormais régner entre nous. Ce ne sera pas du bonheur peut-être...

DON JUAN.

Oh! non, le bonheur n'est plus fait pour moi; n'est-ce pas, dona Éléonore?

ÉLÉONORE.

Mais, du moins, nous ne donnerons plus au monde le scandaleux tableau d'un hymen mal assorti. Et maintenant veuillez m'accorder une dernière grace; vous avez semblé désirer que je restasse auprès de vous... mais, je vous en conjure, laissez-moi partir pour Algésiras... je sens que quelques pensées qui me sont contraires agitent encore votre esprit.

INÈS, d'un ton de reproche.

Ma sœur!..

ÉLÉONORE.

Elles s'effaceront dans mon absence... C'est là que les noces d'Inès et de don Luiz doivent se célébrer; c'est là que, témoin du bonheur d'une sœur chérie, vous reviendrez facilement à moi, comme un ami qu'on a cru long-temps perdu.

DON JUAN, avec un sourire amer.

Comme un ami!.. moi?.. mais non... ce que vous me demandez n'est plus possible...

INÈS, étonnée.

Eh! quoi, mon frère, est-ce ainsi...

DON JUAN.

Silence, Inès!..

ÉLÉONORE.

Au milieu de ce tumulte, ma santé chancelante.

DON JUAN.

Assez!

ÉLÉONORE.

Vous l'entendez, Inès: voilà comme don Juan accueille son épouse! voilà comme il se repent.

DON JUAN, à part.

Exécrable insolence!

ÉLÉONORE, à part.

Mais je veux tenter un dernier effort. (A don Juan.) Ah! laissez-moi partir de ces lieux, d'où je ne sais quel génie funeste a banni la paix que nous implorons tous... Oh! laissez-moi, je vous en conjure, aller prier pour nous tous dans la solitude...

DON JUAN, la repoussant avec un geste furieux.

Vous prierez ici, madame, vous y prierez pour vous seule... Vous ne partirez pas!..

INÈS.

O ciel! que signifie?..

ÉLÉONORE, tombant sur un siége.

Seigneur, prenez pitié de moi! Oh! mon Dieu! à quels nouveaux malheurs dois-je m'attendre?

INÈS, s'empressant près d'Éléonore.

Éléonore, ma sœur! (A don Juan.) Ah cruel! voilà donc l'effet de vos promesses!..

(Le tumulte et le bruit qu'on a entendus, redoublent.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DON LUIZ.

DON LUIZ, accourant.

Don Juan! don Juan!

DON JUAN.

D'où viennent ce bruit et ces clameurs!..

DON LUIZ.

Le Roi et le Comte-Duc sont près des portes de la ville.

DON JUAN.

Hâtons-nous!

DON LUIZ.

Ne perdez pas un moment; le corps des magistrats vous attend.

DON JUAN.

J'y cours.

DON LUIZ.

Cher don Juan, mon frère, attendez un seul moment... Vous avez signé la grâce de Francesco; où est-elle? présentez-la à sa majesté.

DON JUAN, avec un sourire amer.

Sa grace!

DON LUIZ.

Oui... que, conduit par vous devant le monarque, Francesco tombe à ses pieds, et il est sauvé...

DON JUAN, après une pause.

Appelez Francesco Martinez!

(Don Luiz va au fond et donne des ordres aux alguazils.)

ÉLÉONORE, se levant comme égarée.

Oh! non, non... laissez-moi fuir...

INÈS.

Qu'avez-vous, ma sœur?

DON JUAN, saisissant la main d'Éléonore, à voix basse.

Ah! tu commences donc enfin à m'entendre?

ÉLÉONORE.

Don Juan, je vous en supplie...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRANCESCO MARTINEZ, GARDES, ALGUAZILS.

(Pendant ce jeu de scène, Francesco est entré par la porte du fond; don Juan l'aperçoit, entraîne Éléonore vers lui, et dit à voix basse à sa femme.)

DON JUAN.

Tiens, le reconnais-tu! je sais tout.

ÉLÉONORE, avec un cri, tombant à genoux.

Ah! sa grace! il n'est pas coupable!

DON LUIZ, étonné à don Juan.

Oui... signez sa grace...

DON JUAN, d'une voix tonnante.

Francesco Martinez doit mourir!

DON LUIZ.

Qu'entends-je?

DON JUAN, aux alguazils.

Gardes! qu'on arrête Francesco Martinez, l'assassin du comte d'Ossuna!

(Éléonore pousse un cri et tombe sans connaissance; Francesco jette sur elle un regard douloureux, et un regard de mépris sur don Juan; les gardes s'emparent de lui.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente la grande salle du palais du Corrégidor. La grande entrée au fond. Portes latérales, A droite, l'entrée du cabinet particulier de don Juan. A gauche, une table sur laquelle sont des papiers, des livres, etc.

SCÈNE I.

INÈS, DON LUIZ.

DON LUIZ, entrant.

Je ne puis rien comprendre à tout ce qui se passe autour de moi. Quoi! malgré la promesse de don Juan, Francesco plongé dans un cachot; Éléonore mourante; don Juan lui-même déguisant à peine la fureur qui le dévore!.. Pourquoi donc un si brusque changement?

INÈS.

Je l'ignore... Instruites par vous de son repentir, Éléonore et moi, nous nous étions hâtées de voler auprès de lui... Quelle a été notre surprise et notre effroi! que son accueil a été différent de celui que nous devions attendre! Si vous l'aviez vu, cher don Luiz!.. Sa parole a été acerbe et dure, lui qui vous avait juré de revenir à des sentimens meilleurs, lui qui implorait, nous aviez-vous dit, la présence d'Éléonore comme une grace.

DON LUIZ.

Ma surprise égale ma douleur... hélas! sans l'aveu de don Juan, Francesco ne peut rien espérer; mais si le premier magistrat de Séville signe sa demande en grace, en attestant de son innocence, je réponds du succès sur ma vie. Charmé des témoignages d'amour qui lui ont été prodigués de toutes parts, le Roi veut que tous ses sujets soient heureux de sa joie et de son bonheur; il a fait grace à tous ceux qui ont imploré sa clémence. Mais don Juan est inflexible à nos prières, à vos larmes. Il appelle Francesco devant son tribunal; il va le juger, le condamner peut-être... Écoute-t-il sa propre vengeance? ou plutôt n'est-ce pas là l'effet des nouvelles machinations de Santillana?

INÈS.

Ah! ce serait bien mal, ne le croyez pas... don Luiz: si le frère et l'ami méritent encore des reproches, le magistrat est resté pur.

DON LUIZ.

Aux yeux du monde, en condamnant Francesco, le magistrat ne paraîtrait que sévère; car, en face de la loi écoutée dans toute sa rigueur, Francesco est coupable, et le Roi seul peut l'absoudre... Mais pourquoi don Juan a-t-il changé de sentiment à son égard? J'ai vainement cherché à lire dans son âme... Il s'est obstiné à garder un silence farouche... Qu'il me tarde de voir Francesco! quels liens mystérieux, quels rapports peuvent exister entre eux? Et ce cri douloureux échappé à Éléonore, quelle en est la cause?

INÈS.

Je ne sais... Cependant, hier, elle m'a fait un aveu.

DON LUIZ.

Un aveu?..

INÈS.

Ah! mon ami, c'est l'enfer ici-bas qu'un hymen sans amour... Avant d'être unie à don Juan, Éléonore avait donné son cœur...

DON LUIZ.

O ciel! qu'entends-je?

INÈS.

Tout à l'heure, pendant l'absence de don Juan, nous l'avons ramenée chez elle, pâle, froide, inanimée. Nos soins empressés l'ont rappelée à la vie. Alors le délire s'est emparé d'elle; des mots sans suite, qui m'ont fait tressaillir, sont sortis de sa bouche... Elle parlait de Valladolid, de la tombe de son père, de meurtre, de combat, et la pensée d'un homme, qu'elle ne nommait pas cependant, s'est constamment unie sur ses lèvres au nom de son époux, à qui elle reprochait sa haine, ses mépris et ses infidélités.

DON LUIZ.

Que m'avez-vous dit, Inès? (A lui-même.) Grand Dieu! en rapprochant ce récit de celui de Francesco... si c'était!.. Oh! alors, il serait perdu...

SCÈNE II.

DON LUIZ, INÈS, MARTINEZ, DON LOPE, Chef des Alguazils, Gardes.

DON LOPE, montrant la porte à droite.

Francesco Martinez, suivez-moi... Son excellence monseigneur le corrégidor va bientôt vous appeler devant lui.

DON LUIZ, au chef.

Seigneur don Lope, permettez-moi d'entretenir un moment votre prisonnier sans témoin.

DON LOPE.

J'y consens, mais rien qu'un moment.

(Don Lope place des gardes à l'entrée de la scène, et sort.)

MARTINEZ, à don Luiz.

Ah! je puis donc enfin te voir et te presser sur mon cœur! Comment jamais reconnaître tout ce que ta générosité...

DON LUIZ.

Ami, remercie-t-on celui qui n'a fait que son devoir!

MARTINEZ.

Don Luiz, je t'ai retrouvé tel que je t'ai connu autrefois...

DON LUIZ.

Plus dévoué encore... car tu es malheureux...

MARTINEZ.

Mais ne parlons plus de moi; parlons de toi, mon ami, de toi seul, mon frère, toi de qui la tendresse a si généreusement soutenu mon courage. Ta pensée fait toute ma joie... et c'est la seule joie que je puisse goûter librement dans les rapides instans qui me restent; laisse-moi, je t'en supplie, en jouir sans trouble et sans réserve. Ami, je vois auprès de toi, n'est-ce pas, celle à qui tu as donné ton cœur?

DON LUIZ.

Mon Inès!

MARTINEZ.

Qu'il m'est doux de vous voir ensemble près de moi!.. (A Inès, en prenant la main de don Luiz.) Ah! vous connaissez, n'est-il pas vrai, tout ce que ce cœur renferme de grand et de généreux?.. ne baissez pas les yeux... soyez fière au contraire d'un sentiment qui vous honore, fière d'être aimée du meilleur des hommes. (A don Luiz) Elle est belle, ami, elle est libre... ne la quitte jamais...

DON LUIZ.

Jamais!

INÈS.

Oh! non... jamais!

MARTINEZ, à Inès.

Que tous vos instans lui soient consacrés, et que par vous, Inès, il connaisse le bonheur... si le bonheur existe sur la terre.

INÈS.

N'en doutez pas, Seigneur; et vous-même, pourquoi ne pourriez-vous pas le connaître encore?..

MARTINEZ.

Moi?

DON LUIZ.

Oui, toi...

MARTINEZ.

Hélas! l'ai-je jamais connu?

DON LUIZ.

Écoute. La haine d'un indigne ennemi t'a réduit à la misère; mais ton ami, mais ton frère n'est-il pas là? Grace aux vertus que m'a inspirées cet ange, j'ai depuis long-temps repoussé le luxe et les folles dépenses; je puis, sans m'appauvrir, t'assurer une honnête aisance, et je suis sûr d'être approuvé de mon Inès...

INÈS.

Cher don Luiz!

DON LUIZ.

Ta mère, ta vieille mère ne connaîtra plus le besoin... et toi, libre des soucis qu'enfante la pauvreté, tu pourras reprendre librement ces pinceaux qui ont fait tes délices et ta gloire...

MARTINEZ.

Qu'entends-je?.. quoi! je ne tremblerais plus pour les jours de ma mère!.. sa vieillesse s'écoulerait dans la paix et l'abondance!..

DON LUIZ.

Oui, j'en fais le serment, et mon Inès et moi nous t'aiderons à veiller sur elle!..

MARTINEZ.

Ah! c'est trop... c'est trop... (Se jetant dans les bras de don Luiz.) Incomparable ami!..

DON LUIZ.

Que te manque-t-il donc pour être bientôt heureux?... Ta liberté?... Reprends courage et confiance... Écoute, j'ai résolu de te sauver. Un homme puissant s'était uni à moi... Il a signé ta demande en grace; et, une fois placée sous les yeux du Roi, nous sommes certains de l'obtenir...

MARTINEZ.

Que dis-tu?..

DON LUIZ.

Je ne sais quel obstacle s'est élevé tout-à-coup; cet ami, ce protecteur généreux, a sans doute écouté quelque indigne calomnie... Eh bien! il faut la repousser, te joindre à nous et vaincre sa résistance.

INÈS.

Pour sauver votre mère, pour vous conserver à votre ami, rougiriez-vous de tomber avec nous à ses pieds et de lui prouver votre innocence?..

MARTINEZ.

Ma grace!.. je serais libre! je reverrais ma mère, je retrouverais mes pinceaux!.. je pourrais aller encore m'agenouiller près de la tombe de mon père, à cette place où pour la première fois je la vis, elle!.. Mais que faut-il faire? ce protecteur, qu'est-il?..

DON LUIZ.

Ne l'as-tu pas deviné?

INÈS.

Mon frère!..

DON LUIZ.

Don Juan.

MARTINEZ, reculant avec horreur.

L'époux de dona Éléonore?.. jamais...

DON LUIZ.

Pourquoi?.. ta grace est dans sa main...

MARTINEZ.

Je n'en veux pas... je la refuse... je dois, je veux mourir!..

DON LUIZ.

Parle, explique-toi...

MARTINEZ.

Ne m'interroge pas...

DON LUIZ.

Mais enfin...

MARTINEZ.

Non!.. (Appelant.) Holà!.. (Don Lope paraît.) Conduisez-moi... je suis prêt à paraître devant le Corrégidor de Séville...

(Martinez et don Lope sortent par la droite.)

SCÈNE III.

DON LUIZ, INÈS.

INÈS, regardant sortir Martinez.

Étrange mystère!..

DON LUIZ.

Pauvre Francesco! sa raison s'égare... (A part.) Ou plutôt son refus bizarre confirme mes soupçons.

INÈS.

Je cours auprès d'Éléonore; elle a sans doute besoin de ma présence. Voici mon frère, je vous laisse avec lui. Ah! don Luiz, réunissons nos efforts pour sauver l'infortuné Francesco.

(Inès sort, don Juan paraît.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, DON LUIZ.

(Don Juan, entre pâle et défait; il tient des papiers à la main.)

DON LUIZ, à part.

Le voici... que sa figure est sombre et terrible!

DON JUAN, apercevant don Luiz, à part.

Don Luiz... (Il fait un pas pour sortir.)

DON LUIZ.

Arrêtez, don Juan... pourquoi voulez-vous éviter ma présence? je ne vous importunerai pas long-temps.

DON JUAN.

Pardonnez... le devoir me réclame.

DON LUIZ.

Un devoir doux à remplir... car sans doute l'arrestation de Francesco Martinez et l'interrogatoire qu'il va subir ne sont qu'une formalité ou plutôt une épreuve.

DON JUAN.

Qui peut vous donner une telle pensée?..

DON LUIZ.

Votre promesse, qu'aucun fait nouveau n'a pu vous forcer de reprendre.

DON JUAN.

Qu'en savez-vous?..

DON LUIZ.

Non, je ne dois pas m'alarmer sur le sort de cet infortuné, n'est-ce pas? Après une enquête, qui n'est sans doute qu'une affaire de forme, vous vous êtes réservé le plaisir de lui annoncer la clémence du monarque... Ce papier que vous tenez à la main est la lettre de grace. Donnez... souffrez que son meilleur ami lui annonce...

DON JUAN, froidement.

Son arrêt de mort!..

DON LUIZ, reculant effrayé.

Son arrêt de mort?

DON JUAN.

Oui.

DON LUIZ.

Mais expliquez-moi enfin...

DON JUAN.

Il ne peut plus y avoir de grace pour Martinez.

DON LUIZ.

O mon Dieu! mais, vous-même, hier, déclariez...

DON JUAN.

J'ai changé d'avis... j'ai compris que ma clémence était faiblesse. Un décret du roi Philippe III condamne à mort tout homme qui en a tué un autre en duel. Au roi, lui seul, le droit d'absoudre; mais qui le priera ici d'en faire usage?

DON LUIZ.

Vous...

DON JUAN.

Non!

DON LUIZ.

Ce sera donc moi.

DON JUAN.

Vous! Croyez-vous que le Comte-Duc, déjà prévenu par moi, vous laissera parvenir jusqu'au monarque?

DON LUIZ.

Capitaine des gardes, mon titre, mon nom et mon rang, m'ouvrent jusqu'à lui une facile entrée...

DON JUAN.

Eh bien! croyez-vous que Philippe IV voudra faire à sa royale justice l'affront de casser un arrêt qui demande vengeance au nom de la religion et des lois outragées?..

DON LUIZ, à part.

Il est trop vrai!.. (Haut.) Don Juan... je ne vous reconnais plus.

DON JUAN.

Assez, don Luiz; assez! Je ne veux, ni ne dois suivre d'autres conseils que ceux qui me sont dictés par la prudence.

DON LUIZ.

Votre prudence?.. Et vos sermens?..

DON JUAN.

C'est un devoir pour moi de ne les point tenir.

DON LUIZ.

Je ne crois point à cette prétention d'équité, et je crois à votre haine pour Francesco... et à je

ne sais quel besoin de vengeance, que je vois, en ce moment même, assombrir vos regards. Quelle en est la cause? Je l'ignore, mais...

DON JUAN.

Croyez tout ce qu'il vous plaira... je ne vous dois pas compte de mes actions.

DON LUIZ.

Non, mais à Dieu!

DON JUAN.

Eh bien, donc, que Dieu seul soit mon juge!..

DON LUIZ.

Je ne puis vous quitter encore... J'ignore quel motif a pu vous inspirer une résolution si cruelle... il faut, je l'avoue, qu'il soit bien puissant pour vous faire oublier votre promesse, et la générosité qui vous est naturelle... Faites-le moi connaître, je vous en supplie!.. que je puisse au moins combattre à front découvert une rigueur, source de remords éternels, ou condamner moi-même l'infortuné que je m'obstine à défendre...

DON JUAN.

Je n'ai rien à vous dire.

DON LUIZ.

Don Juan, au nom de notre amitié et des nœuds qui vont m'unir à votre famille... Vous ne répondez pas? vous détournez les yeux?... ce motif... vous pouvez donc en rougir?

DON JUAN.

Ah!.. tant d'instances à la fin me lassent et m'irritent... Retirez-vous... ou je vous cède la place!

DON LUIZ, avec une chaleur croissante.

Non, restez. Un dernier mot pourtant. Je veux bien ne pas prendre à offense personnelle un refus si opiniâtre et si injurieux; mais je ne vous laisserai pas agir sous l'empire des passions mauvaises qui vous entourent, sans les combattre de tout mon pouvoir. Votre honneur est le mien, et je dois le défendre. (Montrant la porte à droite.) Là est un malheureux que menace le glaive des lois. Il n'a que moi pour appui... je n'accuse point encore votre équité... je n'accuse que votre erreur... J'ai aussi ma conscience, moi... et une voix puissante, qu'on ne peut ni séduire ni tromper, me dit que Francesco a toujours droit à la clémence royale. Un indigne ennemi veut fouler son honneur dans une poussière sanglante... Mais Francesco ne descendra pas dans la tombe, avant de l'avoir recouvré... adieu!

(Il sort.)

SCÈNE V.

DON JUAN, seul.

Va donc!.. je ne céderai pas plus à ta colère qu'à tes instances. Loin de moi tous ces témoins qui m'importunent! Voici l'instant de ma juste vengeance... Et toi aussi, Santillana, tu vas enfin assouvir ta haine... je lui jette la proie qu'elle implorait. En même temps j'accomplis un devoir... oui... un devoir!.. d'où vient donc que je me sens frémir?.. Pourquoi ce cri soudain de mon cœur contre l'arrêt que je vais prononcer? Juge dans ma propre cause!.. juge et partie!.. c'est une lâcheté... Si j'étais l'instrument docile des fureurs de Santillana?.. Si Francesco ne m'avait pas outragé? si Éléonore, toujours fidèle à sa vertu... Mais, non... non... elle l'aimait avant de me connaître... elle n'a pas cessé de l'aimer!.. Cette seule pensée me rend toute ma rage...

(Il tombe accablé sur un siége.)

SCÈNE VI.

DON JUAN, SANTILLANA.

SANTILLANA, arrivant d'un pas furtif jusqu'à don Juan. — A voix basse.

Je vous trouve enfin.

DON JUAN, se levant.

Que voulez-vous? ne puis-je être seul un instant?..

SANTILLANA.

Comme monseigneur n'a pas daigné venir à moi, j'ai dû venir à lui... Nous avons plusieurs comptes à régler ensemble.

DON JUAN.

Qu'avez-vous à me dire?

SANTILLANA.

Peu. J'ai tenu tous mes engagemens... le noble don Juan a-t-il rempli les siens?..

DON JUAN, prenant un des papiers qu'il a déposés sur la table et le donnant à Santillana.

Tenez!

SANTILLANA.

Francesco est enfin livré à notre haine commune... Ceci est son arrêt?.. (Ouvrant le papier.) Quoi donc? une demande en grace!

DON JUAN, prenant un autre papier.

Ah! je me suis trompé... cet arrêt... le voici.

SANTILLANA.

Bien... Il y manque votre signature?..

DON JUAN.

Oui... j'hésite encore malgré moi... au moment de signer... je sens le vieil honneur espagnol se réveiller dans mon âme, et je me fais horreur à moi-même!..

SANTILLANA, avec un dédain mal déguisé.

Ah! monseigneur!

DON JUAN.

Eh bien! donnez... (Il reprend le papier, s'approche de la table et prend une plume.) Allons!... (Il va signer; mais tout à coup il jette la plume loin de lui.) Non... je ne puis!..

SANTILLANA.

Cependant... il le faut!

DON JUAN.

Il le faut!

SANTILLANA.

Vous me l'avez promis... vous vous l'êtes promis à vous-même.

DON JUAN.

J'avais fait avant d'autres promesses...

SANTILLANA.

Mais votre haute raison a dû les révoquer; car en n'écoutant seulement que la justice...

DON JUAN.

Tais-toi: lorsque je t'entends, je comprends

alors que ma justice prétendue n'est qu'une horrible vengeance.

SANTILLANA.

Ce sont là des mots, Monseigneur; mais des mots ne tiennent pas contre des faits; signez, Monseigneur... mon temps est précieux...

DON JUAN.

Non... décidément... non !..

SANTILLANA, froidement.

Hier, Seigneur, je suppliais, car je n'étais pas en mesure de vous dire ce que je puis vous dire aujourd'hui : « Je veux l'arret de Francesco Martinez ! »

DON JUAN.

Est-ce bien à moi que tu tiens ce langage?

SANTILLANA.

A vous. Je le veux... vous nous le devez à tous deux.

DON JUAN.

Ces mots seuls suffiraient pour le sauver... il ne mourra point ! (Il déchire l'arrêt.)

SANTILLANA, ramassant les morceaux de l'arrêt et les replaçant sur la table, ricanant.

Oh ! vous voudrez bien l'écrire de nouveau. Écoutez-moi. J'ai lu, je ne sais où, qu'un Juif avait exigé en paiement, ou son or, ou la chair de son ennemi... Eh bien ! moi, je suis ce Juif, et pis encore; car, fils d'une famille que j'abhorre, mon débiteur m'a fait une de ces flétrissures que le dernier des Espagnols ne pardonne jamais. Rappelez-vous bien, don Juan, que vous me devez 20,000 pistoles... J'ai acheté tous les titres de vos autres créanciers.

DON JUAN.

Est-il vrai?

SANTILLANA.

Ainsi toute votre fortune est entre mes mains; oui, j'ai là, entre mes mains, votre ruine et votre déshonneur. Et puis, je n'oublie pas, moi, que Martinez aime, qu'il est aimé, que ce secret m'appartient... Et si je ne me venge pas de Martinez, il faut que je me venge du Corrégidor qui a manqué à sa parole.

DON JUAN.

Misérable!.. tu paieras cher...

SANTILLANA.

Ma vengeance? j'y consens, pourvu qu'elle s'accomplisse d'une manière ou d'une autre... décidez !..

DON JUAN, à lui-même.

Tortures d'enfer!.. Ainsi; tout le premier, je suis le jouet de ce monstre!.. (Après un instant de silence.) C'en est fait... (A Santillana.) Eh bien! oui.. tu veux sa mort, il mourra...

SANTILLANA.

Ah!

DON JUAN, appelant.

Holà! quelqu'un!.. (Don Lope paraît.) Conduisez ici Francesco Martinez. (Don Lope sort.)

SANTILLANA.

Je vous reconnais enfin, Monseigneur! je vous laisse... quand tout sera fini, vous me reverrez près de vous. (Il sort.)

SCÈNE VII.

DON JUAN, puis MARTINEZ.

DON JUAN, seul et à mi-voix; il est très agité.

J'hésite encore... je ne sais à quoi m'arrêter. (En ce moment Martinez paraît conduit par don Lope et quelques Alguazils; il s'arrête au fond; don Juan continue; à lui-même :) Le voici! ah! je n'hésite plus... mon parti est pris... c'est le plus court et le plus sûr moyen. (Il fait un signe aux Alguazils; ils sortent.) Approche, Francesco.

MARTINEZ, d'une voix sombre mais ferme.

Que me veut-on?

DON JUAN.

Tu connais maintenant le secret de ma haine.

MARTINEZ.

Oui!

DON JUAN.

Cette femme que tu ne voulais pas nommer; je la connais...

MARTINEZ.

Eh bien!..

DON JUAN.

Ou l'amant ou l'époux doit mourir... tu m'entends?

MARTINEZ.

Ma vie est entre vos mains... frappez!

DON JUAN.

Tu me braves?.. (S'approchant de la table.) Songes-y bien! d'un mot je puis t'arracher la vie!

MARTINEZ.

Hâte-toi donc! délivre-moi de l'horreur de te voir!

DON JUAN.

Tu seras satisfait... (Signant un papier et le montrant à Martinez.) Tiens... voici ta grace... Viens la mériter.

(Il tire son poignard et cloue la grace sur la table.)

MARTINEZ.

Que veux-tu dire? qu'exiges-tu de moi?

DON JUAN, lui présentant deux épées.

Amant d'Éléonore, l'un de nous deux va rester là, sur la place!

MARTINEZ.

Un duel!..

DON JUAN.

Oui.. défends-toi! et que le ciel prononce entre nous!..

MARTINEZ.

Ah! merci, merci, don Juan!.. voici le plus bel acte de ta vie!.. Mais que dis-je?.. Non... Si tu tombes sous mes coups, à l'instant même on m'accusera d'avoir assassiné l'époux d'Éléonore; si tu es vainqueur, tu te seras vengé d'un rival heureux; un soupçon injuste planera sur celle qui fut toujours pure, toujours vertueuse, dans le palais du corrégidor de Séville comme sous le chaume hospitalier du jeune peintre de Valladolid.

DON JUAN.

Quel soin va t'occuper?.. voici des armes!.. En garde... prends... prends, te dis-je!.. Faudra-t-il que je te marque au visage en attendant le fer brûlant du bourreau...

MARTINEZ.

Tu le veux?.. eh bien! oui,.. j'accepte le combat... Mais qui sera notre témoin?..

DON JUAN.

Dieu qui nous voit... En garde!.. (Ils croisent le fer; Martinez est désarmé, il chancelle.) Meurs, perfide!

MARTINEZ.

Frappe... je te vois plus malheureux que moi. Dans un moment, je verrai finir tous mes maux, et à toi, je te laisse les remords!.. Va, tu n'es plus pour moi qu'un objet de pitié!.. Mais, entends-moi; sous la pointe de ce fer comme au pied de l'autel, je te le dis encore une fois, Éléonore est innocente!

DON JUAN.

Menteur!.. meurs, infâme!.. meurs!..

(Don Juan va frapper Martinez; Santillana paraît au fond, à l'entrée des personnages, il se cache vivement.)

SCÈNE VIII.

DON JUAN, MARTINEZ, DON LUIZ, ÉLÉONORE et INÈS. (Ces deux dernières entrent par la droite.)

ÉLÉONORE.

O ciel! arrêtez!..

DON LUIZ, se mettant devant Martinez.

Le glaive dans la main du magistrat!

DON JUAN.

Que vous importe à tous?.. Qui vous a permis de pénétrer jusqu'ici?

ÉLÉONORE.

Cruel! veux-tu frapper toi-même ta victime?

DON LUIZ.

Est-ce ainsi, don Juan, que vous rendez la justice?

DON JUAN.

Retirez-vous!.. c'est un combat d'homme à homme... Martinez, ramasse ton épée... Arrière, tous!

ÉLÉONORE.

Faut-il donc me jeter à vos pieds?.. Cruel, n'ai-je pas assez souffert? Frappez-moi plutôt... Don Juan, si je vous voyais les mains teintes du sang de mon libérateur, je mourrais... et vous, Martinez, si vous étiez couvert du sang de mon époux, je vous détesterais...

DON JUAN.

Tais-toi, perfide!.. c'était lui que tu venais chercher encore...

ÉLÉONORE.

Don Juan, je rougis de vos fureurs!.. Mon innocence se révolte enfin contre tant d'injustice. Mon âme est pure, ma conduite est irréprochable. De quoi voulez-vous donc me punir?.. d'avoir rempli mes devoirs, d'avoir souffert en silence, d'avoir fermé les yeux sur votre conduite? Est-ce à vous de parler? vous, dont la femme a été publiquement outragée, dans votre propre palais, par votre indigne maîtresse... Et vous voulez que nous nous courbions sous votre sentence?.. Non, non, don Juan! les rôles sont changés enfin, et c'est moi qui serai votre accusatrice... c'est à moi à invoquer les lois, et je le ferai!.. Venez, Francesco Martinez! c'est l'épouse injustement accusée qui vous protégera contre l'époux. Venez! vous serez libre ou nous périrons avec vous!

DON JUAN, accablé et d'une voix sourde.

Sortez... évitez un malheureux que tout accable et qui se déteste lui-même... Martinez, tu connaîtras bientôt ton sort... Allez!..

ÉLÉONORE.

Ah! Seigneur, pardonnez au cri de ma douleur... je sens que, pour la première fois, je viens de me rendre coupable...

DON JUAN.

Allez, vous dis-je!.. dans peu d'instans je vous appellerai près de moi...

(Don Luiz prend la main de don Juan qui détourne la tête. Tous sortent lentement, Santillana entre par le fond.

SCÈNE IX.

DON JUAN, SANTILLANA.

DON JUAN.

Libre... Oui, il sera libre!.. Éléonore, tu m'as vaincu; ta voix a pénétré jusqu'au fond de mon âme, et, pour la seconde fois, je sonde mon cœur en frémissant, et je rougis de moi-même... Qu'ils soient heureux!.. Et moi, grand Dieu! que suis-je? Perdu, déshonoré!..

SANTILLANA.

Eh bien! vous êtes vainqueur?.. Non! (Cherchant.) Non!.. votre idée était bonne; elle était digne de vous... Oui, j'ai vu votre fer à deux pouces de sa poitrine... Je croyais que c'en était fait; mais vous n'avez pas osé.

DON JUAN, sortant de sa rêverie.

Ah! c'est encore toi!

SANTILLANA.

Oui, j'étais là.

DON JUAN, à lui-même.

Hélas! tout m'abandonne!.. seul, seul au monde!.. Mais, que dis-je? Estelle, Cellez, vous me restez encore!

SANTILLANA, avec ironie.

Estelle? Cellez?.. Reconnaissez-vous ce collier? Estelle l'a donné à Cellez, qui me l'a remis pour le vendre.

DON JUAN.

Qu'entends-je?..

SANTILLANA.

Estelle se rit de vous, en ce moment, dans les bras de Cellez,.. et quant à nous deux...

DON JUAN.

Infâme!.. tu devrais payer pour tous!.. C'est toi qui m'as conduit à ma ruine...

SANTILLANA.

C'est vous-même... vous n'avez pas tenu votre parole. Ainsi, Martinez est libre?..

DON JUAN.

Oui. Que te faut-il pour racheter cet homme et cette vie?

SANTILLANA.

Me payer ou me les livrer.. Vous ne pou-